

# Franz Kafka

# Journal

Édition intégrale, douze cahiers  
1909-1923

INÉDIT  
essais  
**folio**







COLLECTION  
FOLIO ESSAIS



Franz Kafka

# Journal

ÉDITION INTÉGRALE

Douze cahiers

1909-1923

*Traduit de l'allemand, présenté et annoté  
par Dominique Tassel*

Gallimard

Cet ouvrage est publié avec le soutien  
de la Fondation d'entreprise La Poste  
et de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah.

La Fondation d'entreprise La Poste favorise le développement humain et la proximité à travers l'écriture, pour tous, sur tout le territoire et sous toutes ses formes. Elle s'engage en faveur de ceux qui sont exclus de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'expression écrite. Elle favorise également l'écriture novatrice et dote des prix qui la récompensent, encourage les jeunes talents qui associent texte et musique, offre un espace de découverte de la culture épistolaire élargie avec sa revue *FloriLettres*. Enfin, mécène de l'écriture épistolaire, elle soutient l'édition de correspondances et les manifestations qui les mettent en valeur.

[www.fondationlaposte.org](http://www.fondationlaposte.org)



Fondation  
pour la  
Mémoire  
de la  
Shoah

La Fondation pour la Mémoire de la Shoah est une fondation reconnue d'utilité publique. Elle soutient des projets variés dans six domaines : recherche universitaire sur les génocides, transmission de la mémoire de la Shoah, enseignement de son histoire, rayonnement de la culture juive, solidarité envers les rescapés, et lutte contre l'antisémitisme et dialogue interculturel.



La traduction de cet ouvrage a bénéficié d'une subvention  
du Goethe-Institut.

*Titre original :*  
TAGEBÜCHER

© Éditions Gallimard, 2021, pour la traduction française  
et l'appareil critique.

*Couverture : Illustration © Emmanuel Polanco.*

## Chronologie

1883. 3 juillet : naissance à Prague de Franz Kafka.
1903. 6 septembre : Kafka annonce à O. Pollak qu'il lui envoie une liasse de manuscrits.
1904. Automne : rédaction de la première version de *Description d'un combat*.
1907. Quelques-uns des textes de Kafka qui se sont conservés datent de la fin de 1906 ou du début de 1907, dont *Préparatifs de noce à la campagne* et certains des récits qui constitueront le recueil *Regard*.
1908. Mars : première publication : *Regard* dans le premier numéro de la revue *Hyperion*, publiée à Munich par Franz Blei et Carl Sternheim.
1909. 6 février : publication dans la revue *Der neue Weg*, sous le titre « Ein Damenbrevier », d'un article sur un roman de Franz Blei (*Die Puderquaste*). Été : publication dans *Hyperion* (II, 1, 8) de deux passages de *Description d'un combat* (« Conversation avec l'homme en prière » et « Conversation avec l'homme ivre »).
1910. 16 janvier : publication dans *Bohemia* (LXXXIII, 16) d'« Un roman de la jeunesse », à propos d'un roman de F. Sternheim. 27 mars : publication dans *Bohemia* (LXXXIII, 86), sous le titre *Regard*, de cinq textes courts.
1912. 28 juin au 7 juillet : voyage avec Brod. Kafka rencontre à Leipzig l'éditeur Rowohlt qui insiste pour avoir un livre de lui : ce sera *Regard*. 17 novembre au 7 décembre : rédaction de *La Métamorphose*. 10 décembre : publication de *Méditation*, aux éditions Ernst Rowohlt.

1913. Mai : publication du *Soutier* chez K. Wolff. Juin : publication du *Verdict* dans l'unique numéro de la revue *Arkadia*, dirigée par M. Brod.
1915. Production littéraire faible : uniquement *Un célibataire entre deux âges*. 7 septembre : publication de *Devant la loi* dans *Selbstwehr*, une revue juive de Prague. Octobre : publication de *La Métamorphose* dans les *Weisse Blätter*. Puis, en novembre : publication isolée de *La Métamorphose*, dans la collection « Der jüngste Tag ».
1916. 14 avril : rencontre Robert Musil. Septembre : publication en volume du *Verdict* (vol. XXXIV de la collection « Der jüngste Tag »). Décembre : publication d'*Un rêve* dans *Das jüdische Prag*, édité par *Selbstwehr*.
1917. Année féconde : outre les quatorze récits du recueil *Un médecin de campagne*, Kafka rédige *Le Pont*, *Le Chasseur Gracchus*, *À cheval sur le seau à charbon* ; une grande partie des récits de *La Muraille de Chine* : *Le Coup frappé à la porte*, *Le Voisin*, *Un hybride*, *Une confusion quotidienne*, *La Vérité sur Sancho Pansa*, *Le Silence des sirènes*, ainsi que les aphorismes ensuite réunis sous le titre *Réflexions sur le péché, la souffrance, etc.* Juillet-août : publication d'*Un vieux parchemin*, *Le Nouvel Avocat*, *Un fratricide*, dans la revue *Marsyas*. Octobre-novembre : publication de *Chacals et Arabes*, et de *Communication à une académie* dans la revue *Der Jude*. Décembre : publication d'*Un médecin de campagne* et d'*Un meurtre* (première version d'*Un fratricide*) dans l'almanach *Die neue Dichtung*.
1919. Mai : publication de *La Colonie pénitentiaire*, aux éditions K. Wolff. 24 septembre : publication d'*Un message impérial*, dans *Selbstwehr* (XIII, 38-39). Novembre : rédaction de l'importante *Lettre au père*. 19 décembre : publication du *Souci du père de famille* dans *Selbstwehr* (XIII, 51-52).
1920. Janvier-février : rédaction des aphorismes (tirés du *Journal*) sous le titre *Lui*. Publication du recueil *Un médecin de campagne* chez Wolff.
1922. De janvier à septembre : rédaction du *Château* et d'*Un champion de jeûne*. Été ou automne : rédaction des *Recherches d'un chien*. Automne : publication de

*Première souffrance*, dans *Genius* (III, 2). Publication d'*Un champion de jeûne* dans la *Neue Rundschau*.

1923. Malgré l'aggravation de sa santé, il écrit encore : de 1923 datent au moins *Une petite femme* et *Le Terrier*.

1924. Mars : rédaction de *Joséphine la Cantatrice*. Mai : Kafka relit les épreuves de son dernier livre, *Un champion de jeûne* (les quatre récits : *Première souffrance*, *Une petite femme*, *Un champion de jeûne*, *Joséphine la Cantatrice ou le Peuple de souris*). 3 juin : mort de Kafka au sanatorium de Kierling. 11 juin : Enterrement au nouveau cimetière juif de Prague.





## PRÉFACE

Spectateurs pétrifiés quand le train passe.

---

« Quand il m'interroge sans arrêt », détaché de la phrase le o volait comme un ballon sur la prairie.

---

Son sérieux me tue. La tête dans le col, les cheveux en ordre immobiles autour du crâne, les muscles en bas des joues tendus sur place

---

La première ligne du premier cahier de ce qui est appelé « Journal de Kafka » est une notation brève au présent, sans doute une scène de film muet, non datée. Les suivantes sont soit des choses vues ou entendues, soit des amorces de récit, on ne peut le dire avec certitude, elles aussi non datées. Vient ensuite (p. 32) une première notation concernant son travail d'écriture : « ... cinq mois de ma vie pendant lesquels je n'ai rien pu écrire qui aurait pu me satisfaire... ». Quelques pages plus loin, Kafka reprend cinq fois de suite le même récit avec variations. Il le fait comme on cherchait autrefois à lancer un moteur froid à disposition dans son garage du temps où ces moteurs étaient à explosion. On tirait

sur le démarreur, le moteur pétaradait un peu, puis s'arrêtait. Ça recommençait, ça pétaradait un peu plus longtemps, mais s'arrêtait une nouvelle fois. On laissait passer un peu de temps pour ne pas « noyer le moteur », et on recommençait autant de fois qu'il fallait jusqu'à être sûr qu'il était bien parti. Dans un autre cahier, Kafka va même jusqu'à répéter dans sa relance du même récit quelques lignes identiques à quelques pages d'intervalle, ce qui n'est ni une négligence ni un oubli, mais illustre ce qu'on pourrait appeler le récit à allumage commandé.

Cette variété et cette complexité initiales interrogent : s'agit-il d'un « Journal » (« Tagebuch » en allemand) au sens généralement entendu ? La datation des inscriptions par leur auteur est un des premiers critères généralement admis. La première du Journal de Kafka (p. 35) est erronée, et pour une raison simple : datant irrégulièrement et souvent après coup, Kafka se trompe à de nombreuses reprises. Nous reprenons fidèlement les corrections ou les précisions de jour, de mois et d'année que les éditeurs allemands ont décidé de signaler entre < > pour compléter les indications de Kafka. Mais il faut immédiatement préciser que cette armature chronologique est très inégale, très partielle et ne permet donc pas de déduire une linéarité temporelle de Journal. Quand celle-ci commence à se faire jour et dessine l'amorce d'une rampe à laquelle le lecteur pense pouvoir se tenir, une autre caractéristique de prime abord perturbante vient contrarier cette linéarité rassurante : Kafka écrit à la même époque sur plusieurs cahiers à la fois, au gré de l'inspiration ou des commodités matérielles, choisissant tout simplement celui qu'il a sous la main. Ou encore : ayant commencé un long récit (le premier chapitre du *Disparu*) dans le sixième cahier (p. 369), il l'interrompt au milieu d'une phrase et le poursuit à la fin du deuxième cahier (p. 147), où il a de la place. C'est cette extrême liberté par rapport au

support matériel qui explique la nature kaléidoscopique de ce que nous appelons Journal.

*Das Urteil / Le Verdict* (sixième cahier) est l'exemple inverse. Écrit dans la nuit du 22 au 23 septembre 1912 de 10 h du soir à 6 h du matin (cf. notation du 23 septembre), il sera pour Kafka la référence la plus heureuse d'écriture réussie — celle d'un trait continu inspiré du début à la fin. À quelques détails près, notamment de ponctuation, le texte de la nouvelle dans le Journal est le même que celui publié ensuite dans la revue de Max Brod en juin 1913. Pour le coup, son début inattendu, après une notation brève faisant état de lettres à écrire, permet une lecture de ce célébritissime récit bien plus familière, insérée dans la quotidienneté, que conforte encore la notation descriptive qui suit (sixième cahier, p. 367) : « L'effort terrible et la joie de voir comment l'histoire se déroulait devant moi comme je fendais les eaux... C'est comme ça et pas autrement qu'il faut écrire, avec une cohérence comme celle-là et pas autrement, avec cette ouverture totale du corps et de l'âme. » Fendre l'eau, la ligne droite et silencieuse d'un récit, c'est à cette métaphore heureuse de l'écriture que Kafka ne cessera ensuite de se référer.

Comment Kafka nomme-t-il ce qu'il note dans ses cahiers ? Quand il est question de « Journal », c'est pour insister sur le rapport qu'il pourrait ou devrait avoir avec ce qu'il écrit, quel qu'en soit le genre ou la nature. La première mention d'un Journal date du 16 décembre 1910 (deuxième cahier, p. 120) : « Je n'abandonnerai plus le Journal. C'est ici, à lui que je dois m'accrocher, car je ne peux le faire qu'ici. » Sa caractérisation la plus intéressante est celle-ci (huitième cahier, p. 439) : « Il est devenu vraiment nécessaire que je recommence à tenir un Journal. Les incertitudes dans ma tête, Felice, le dépérissement au bureau, l'impossibilité physique d'écrire et le besoin intérieur que j'en ai. » Entre l'impossibilité et le besoin, l'écrivain du Journal

est invoqué comme la figure de l'équilibriste japonais dans le premier cahier. Et finalement, en octobre 1921 (douzième cahier, p. 669), Kafka indique avoir donné à Milena « tous les Journaux » : aucune distinction, ici, entre récits et Journal. Mais se débarrasser du poids de tous ses cahiers en les donnant à Milena n'apporte pas la libération espérée — « Un peu plus libre ? Non » constate-t-il aussitôt — et ne lui assure pas en tout cas la possibilité de recommencer à tenir un Journal. C'est donc l'impossibilité de transformer le sujet de l'écriture en personnage extérieur à celle-ci, en « auteur » qui se tiendrait à la même distance, hors d'atteinte en quelque sorte, des récits appelés « fragments narratifs » et du grand récit de l'écriture sans cesse recommencé.

Cette absence de distinction entre récits et Journal au sens convenu pose visiblement un problème d'édition. Certains ont cherché à le résoudre en réintroduisant la distinction que Kafka ne fait pas : éditer d'une part des textes qualifiés de « fragments narratifs » et d'autre part un « Journal » proprement dit, qualifié dans certains cas pour être plus clair de Journal « intime ». Or, cette distinction n'a rien d'évident, difficulté dont témoignent deux choix extrêmes : 1) Le premier consiste à publier à part des « fragments narratifs » extraits du « Journal ». Encore faut-il pouvoir les identifier comme tels à coup sûr. Or, les deux éditions des œuvres complètes de Kafka en Pléiade, par exemple, ne font pas le même choix de textes classés « narratifs ou « récits », ce qui signifie que les deux qualités, narration et Journal, supposent une interprétation qui n'est jamais explicitée comme telle, en partie parce qu'elle ne peut pas toujours l'être absolument. 2) À l'autre extrémité, Pierre Klossowski, lui, choisissant de n'intégrer aucune partie narrative du Journal, avait publié en 1945 un choix personnel d'extraits qu'il appelait « Journal intime ». C'est le moment d'indiquer au lecteur que s'il espère apprendre sur Kafka, cet être si mystérieux selon la

rumeur, des détails intimes, cette fois au sens autobiographique, il sera très déçu. Si c'est là son intérêt, qu'il lise plutôt la merveilleuse biographie en 3 volumes de Reiner Stach, à la fois biographie de Kafka et portrait historique de l'Empire austro-hongrois à son époque, modèle du genre célébré notamment par Imre Kertész, dont on continue à espérer, jusqu'ici en vain, une traduction prochaine en français. Ou tout simplement la correspondance de Kafka dans laquelle tout est dit, mais un « tout est dit » d'écrivain : est dit tout ce qu'il choisit de dire et donc mérite de l'être, et non l'interminable plongée dans le puits sans fond biographique.

Il y a donc une décision éditoriale à prendre.

1) Soit sauver un « Journal de Kafka » au sens classique du mot Journal, en alignant toutes les notations qualifiées de « diaristiques » selon une linéarité chronologique en se fondant sur les datations de Kafka, corrigées et complétées quand c'est possible, et isoler, en les publiant à part, des « fragments narratifs » qu'on classera par ordre alphabétique en fonction de leur début, ce qui permet de contourner en partie le problème de leur impossible datation (on date à mesure quand on peut).

2) Soit prendre la solution des auteurs de l'édition critique allemande de 1990, qui ne font eux aucune distinction de genre (narratif ou diaristique) et publient tels quels douze cahiers in-quarto, intercalant entre le neuvième et le dixième cahier deux liasses arrachées à des cahiers disparus figurant là pour des raisons chronologiques et thématiques. S'ils intitulent leur texte *Tagebücher / Journaux* (le pluriel s'explique par la publication dans le même volume des Journaux de voyages, notamment à Paris et en Italie avec Max Brod), c'est d'abord pour respecter le terme de *Tagebuch / Journal* toujours utilisé par Kafka s'agissant de ces 12 cahiers qu'il avait lui-même commencé à numéroter jusqu'au sixième (le deuxième étant intégré par lui après coup).

Nous nous rallions, comme les deux derniers traducteurs<sup>1</sup>, aux conclusions de l'équipe d'éditeurs d'Oxford. Leur travail d'édition<sup>2</sup> repose sur l'étude de tous les manuscrits disponibles et la critique des éditions précédentes depuis la première tronquée publiée en 1951 par son ami Max Brod, et il est généralement considéré comme définitif<sup>3</sup>. Cette longue histoire philologique se double même d'une longue histoire policière et juridique pour la possession des manuscrits opposant depuis des décennies les différents détenteurs israéliens et allemands des manuscrits<sup>4</sup>. Sera donc appelé « Journal de Kafka » : 1) un ensemble de 12 cahiers in-quarto que Kafka considérait comme son Journal — même si une partie seulement de ses notations relèvent d'un Journal stricto sensu (en admettant, mais nous faisons comme si, qu'il y ait du Journal stricto sensu) ; 2) deux liasses de feuilles volantes qui se trouvaient à l'origine dans un cahier qui ne s'est pas conservé comme tel et s'insèrent entre le neuvième et le dixième cahier.

Du point de vue chronologique la première notation du premier cahier est datée (par les éditeurs allemands) de 1909, la dernière pouvant l'être (toujours par les mêmes éditeurs) de juin 1923, quelques lignes après la dernière datation manuscrite de Kafka (12 VI 23), soit environ un an avant sa mort (3 juin 1924).

Le personnage principal de la vie de Kafka, et celui du « Journal », est l'écrivain. « Il se sent prisonnier sur cette terre » (douzième cahier, p. 659) et « D'une prison il aurait pu se satisfaire. Finir prisonnier — ce serait un but dans la vie. Mais c'était une cage entourée d'une grille. Indifférent, despotique, comme s'il était chez lui le bruit du monde affluait et ressortait par la grille, en fait le prisonnier était libre, il pouvait avoir part à tout, rien au-dehors ne lui échappait, il aurait même pu quitter la cage, les barreaux de la grille étant même espacés de plusieurs mètres, il n'était même pas prisonnier » (douzième cahier, p. 658). En ce sens,

toutes les notations du Journal se rapportant à sa vie et à son travail, le va-et-vient du bruit du monde et de celui de sa vie, ne forment pas une partie « Journal » qu'on peut isoler d'une autre faite de « fragments narratifs », mais un récit continu dont la narration dans les 12 cahiers alterne avec des récits qui mettent en scène une multitude d'autres personnages. On pourrait même prendre Kafka au mot quand il écrit : « J'aimerais écrire des contes (pourquoi une telle haine de ce mot ?) qui pourraient plaire à W. et qu'elle tient un jour sous la table en cours de repas, qu'elle lit pendant ses pauses, et elle rougit terriblement quand elle remarque que le médecin du sanatorium debout derrière elle l'observe déjà depuis un petit moment » (huitième cahier, p. 460). Donc le conte comme un récit adressé, adressé pour séduire, lu secrètement et qui en chauffe la lectrice sous l'œil de la loi. Bien loin de ce qu'on pourrait appeler le conte à l'envers des 1001 nuits d'écriture souvent éprouvantes que le Journal ne cesse de narrer. Il y a un eros de ces nuits d'écriture, qui n'est pas le récit démultiplié d'une impuissance, comme on le présente souvent, mais celui des 1001 façons obsessionnelles de tailler sa plume. C'est la scène de l'écriture telle qu'elle culmine dans *Le Verdict* : « ... c'est que tu as oublié de m'enlever mon porte-plume » dit le père à son fils. La scène de l'écriture n'est pas le lieu d'une transmission mais celui d'un affrontement total. Ce que nous avons traduit dans le récit par « porte-plume » est en allemand « das Schreibzeug » : l'instrument de l'écriture, littéralement ce qui permet d'engendrer<sup>5</sup> de l'écrit, l'organe de l'écrit. Mais ceci quand on grossit à la loupe : dans l'allemand quotidien, défait de son poids étymologique, *das Schreibzeug* est banalement ce qui sert à écrire, selon les circonstances ou l'époque ce sera la plume, le crayon, le porte-plume ou aujourd'hui le stylo, peu importe la nature et la noblesse de l'instrument. Ainsi, toujours dans le premier cahier (p. 35),

à la suite de l'inauguration du Journal comme dialogue avec soi-même, apparaît l'instrument qui culminera dans la scène de l'écriture du *Verdict* : « Que de jours se sont de nouveau écoulés sans un mot ; aujourd'hui c'est le 24 mai. Même pas l'énergie de prendre ce porte-plume, ce morceau de bois chaque jour dans la main ? Je commence à croire que je ne l'ai pas. Je rame, fais du cheval, nage, m'allonge au soleil. Aussi les mollets sont bons, les cuisses pas trop mal, le ventre passe encore, mais la poitrine, elle, est chétive, et quand ma tête dans la nuque. » Ici, contrairement à la multitude des épisodes de fatigue et de maladie, c'est la santé, la vigueur corporelle (encore que quand on remonte jusqu'à la tête...) qui n'est d'aucune utilité pour l'écriture même si elle ne l'entrave pas.

Car l'important, c'est l'interdit qui pèse sur l'écriture. Nulle part, dans aucune page du Journal, cet interdit n'est fondé, développé, argumenté. Il est tout simplement le nerf de la guerre qui oppose l'écrivain au monde entier, que ce monde hostile à l'écriture ait pour figure de proue le père (dans *Das Urteil*), la femme aimée, la logeuse ou le logement lui-même — « 10 II < 1915 > Premier soir. Le voisin fait la conversation pendant des heures avec la logeuse. Tous les deux parlent à voix basse, la logeuse presque inaudible, ce qui est encore pire. Interrompu l'écriture lancée depuis 2 jours, qui sait pour combien de temps. Désespoir pur et simple. C'est comme ça dans tous les logements ? C'est la menace ridicule et absolument mortelle qui m'attend chez toutes les logeuses et dans toutes les villes ? » (dixième cahier, p. 565). L'essentiel au fond est de toujours vérifier l'hostilité, de relancer la dynamique de l'écriture en redonnant du carburant à cette hostilité.

Très vite dans le premier cahier (p. 48), mention est faite de cette ultime référence à l'occasion d'une visite à Rudolf Steiner, à qui Kafka fait mine de venir demander conseil. La description de cette consultation style



Journal tourne au récit de logique kafkaïenne. Kafka indique à Steiner, ce qui légitime sa démarche auprès de lui, avoir vécu dans le champ littéraire, défini rapidement comme celui de son bonheur, de ses capacités et de sa possible utilité pour autrui, des « états » peut-être proches de certaines « illuminations » décrites par ce dernier : « des états dans lesquels j'habitais totalement dans l'idée qui me venait à l'esprit, tout en accomplissant chacune, et dans lesquels je me sentais non seulement aux limites de moi-même, mais aux limites de l'humain lui-même ». Tout y est : l'identification totale du corps à l'esprit, la performativité puisque habiter l'idée c'est l'accomplir, vécue comme de la toute-puissance puisque l'habiter c'est à chaque fois l'accomplir, enfin le fait qu'étant ainsi conduit aux limites de soi on l'est aussi aux limites de l'humain. Ces quelques mots de poétologie discrète relient Kafka à un front de la modernité littéraire de son époque qui va de « l'autre état » chez le Musil de *L'Homme sans qualités*, dont on sait ce qu'il doit à Martin Buber également lu et admiré par Kafka, aux épiphanies de James Joyce. Simplement Kafka est aux antipodes du théoricien de la littérature et c'est dans les creux de ses récits qu'on trouve ici et là quelques indices d'une pensée (et non d'une théorie) de l'écriture qui est l'eau que fend son embarcation narrative. Ce qui nous ramène à la scène de l'écriture du *Verdict* et ce qu'il souhaite en retenir pour l'avenir : « cette ouverture totale du corps et de l'âme ».

Cette qualification de « l'état » dans le champ littéraire, très discrètement menée dans le récit d'une conversation avec Steiner, aboutit à l'antinomie motrice du Journal. L'impossibilité de se consacrer entièrement à la littérature oblige Kafka à travailler comme fonctionnaire d'un office d'assurances sociales : « Or ces deux professions ne pourront jamais se tolérer l'une l'autre et permettre un bonheur commun. Le moindre bonheur dans l'une devient un grand malheur dans

l'autre. Si j'ai écrit quelque chose de bon un soir, je brûle le jour suivant au bureau et n'arrive à rien. Ce va-et-vient est de plus en plus pénible. » Du point de vue de la traduction (il faut bien choisir, c'est une des violences de la traduction) le mot allemand « Beruf » que nous traduisons ici par « profession » signifie aussi « vocation », et abrite donc la contrariété fondamentale : « l'écriture » qui est la vocation unique que Kafka se reconnaît, ne peut être, pense-t-il, pour des raisons personnelles, sociales et historiques, une « profession ».

Dans le récit de sa visite à Steiner, Kafka désigne son terrain, peut-être pour mieux se faire comprendre, par le mot « das Literarische », qu'on n'a pas de mal à traduire par « le champ littéraire » ou tout simplement « la littérature ». Mais c'est presque une exception, car le mot allemand constamment utilisé par Kafka pour désigner ce qu'il fait est « das Schreiben », un infinitif substantivé (littéralement « l'écrire ») qui désigne le fait et l'activité d'écrire. Certes, parlant à Steiner, il se situe clairement du côté de la littérature, mais il refuse de se définir comme un écrivain. « Ce que les écrivains racontent pue » (premier cahier, p. 32) est une notation qu'on pourrait aussi traduire par « Le langage des écrivains pue ».

Le mot français « écriture » a d'ailleurs un double sens qu'a déjà le simple verbe « écrire » : l'action d'écrire et le résultat de cette action, les caractéristiques de ce qui a été écrit. Mais comme ce double sens n'est actif que rapporté à l'activité littéraire, Marthe Robert<sup>6</sup>, par exemple, traduit « Schreiben » par « travail *littéraire* » ou « activité *littéraire* ». Si nous nous en tenons à la traduction par « écrire » ou « écriture », ce n'est pas, il faut y insister, pour « moderniser » Kafka à la lumière d'une pensée de l'écriture et du sujet de l'écriture développée en France depuis plusieurs décennies (Blanchot, Barthes, Derrida, etc.). Non pas que cette pensée n'ait rien à voir avec Kafka, bien au contraire.

Mais tout simplement parce que le mot régulièrement choisi par Kafka, « Schreiben », pour nommer ce qu'il fait, impose d'emblée « écriture », « écrire » comme seule traduction adéquate. Il y a un exercice physique de l'écriture qui est son quotidien, sur lequel il revient inlassablement en l'associant directement à des états qui sont la source d'innombrables images, heureuses ou tourmentées — « Celui qui ne vient pas à bout de la vie de son vivant a besoin d'une main pour repousser un peu le désespoir que lui cause son destin — ça ne marche que très imparfaitement — mais de l'autre main il peut consigner ce qu'il voit dans les ruines, car il voit autre chose et plus que les autres, étant mort de son vivant et le vrai survivant. » Magnifique invocation de la « voyance » tant de fois célébrée, souvent avec grandiloquence, depuis le romantisme.

Si on isole les débuts de récit en les qualifiant de « fragments narratifs », on en fait des inachevés, ou des restes, plus ou moins des échecs, au lieu de les présenter au lecteur comme des démarrages d'histoire, disséminés dans « la vie », donc dans une tout autre logique d'atelier. Prenons par exemple l'atelier de Giacometti : ce sont des êtres inachevés ou des naissances d'être ? Ce n'est pas du tout la même logique ni le même imaginaire. Et concernant Kafka, ce classement préalable à toute lecture en impose une d'emblée à tout lecteur. Peut-être même lui rend-il impossible la lecture de ces textes puisqu'il fait de ceux-ci les pièces d'un véritable catalogue d'objets narratifs, donc d'objets d'étude et non des « unités de plaisir » pour reprendre un terme de Valéry s'interrogeant sur le problème des musées. Ce qui n'est pas non plus sans importance pour le « Journal » qui naît alors tout simplement de la soustraction des « narrations » : le Journal serait alors ce qui « reste » une fois qu'on a retiré les « fragments narratifs ». Il n'y aurait tout compte fait que des restes dans une logique de catalogue, ou si on veut plus noblement

de musée. Une sorte de musée Kafka. Le Journal ainsi présenté s'étudie, il ne se lit pas. Et cette présentation, par exemple, ne permet pas de comprendre sans avoir à faire de longs commentaires comment l'écriture du *Verdict* devient pour Kafka le modèle de l'écriture réussie : il y faut tout simplement le texte narratif et le Journal qui l'entoure. Ne pas oublier que le sous-titre du *Verdict* est « Une histoire », ce qui en fait le modèle de toutes les « histoires » lancées tout au long du Journal. *Le Verdict* en livre est un autre texte puisque c'est un livre dont il a pu contrôler l'édition.

La ponctuation du Journal peut surprendre. La ponctuation allemande diffère parfois de la française, quand il s'agit de l'observation de règles grammaticales et syntaxiques puisque par définition ces règles diffèrent d'une langue à l'autre. Mais la ponctuation de Kafka en allemand ne respecte pas nécessairement les règles de la ponctuation allemande. La ponctuation d'un écrivain c'est son électrocardiogramme ou, pour être moins médical, sa musique respiratoire, donc une partition à laquelle il faut être aussi fidèle que possible. Kafka, en particulier, n'aime pas la virgule, en tout cas pas la succession des virgules qui divise ce qu'il veut accumuler, sépare ce qu'il veut lier, introduit des pauses là où il veut aller vite. De façon qui peut parfois surprendre, il réintroduit une virgule pour mieux prolonger l'effet produit par leur absence, par exemple dans une suite d'adjectifs qualificatifs. Nous n'ajoutons donc de virgule en français que lorsque son absence peut créer un non-sens ou un contre-sens dû aux différences syntaxiques entre les deux langues, et jamais pour affaiblir voire « corriger » en quelque sorte la différence de Kafka. Et la différence de Kafka, c'est souvent la vitesse de la phrase. Et la vitesse d'une phrase c'est tout ce qui se passe sans répit entre deux points pour que la pensée ne s'arrête pas. À cette tendance constante du style de Kafka, dans les grands

romans comme dans les notations du Journal, s'ajoute que celles-ci procèdent parfois par accumulation de données jetées en vrac. « Jeter en vrac est un terme de marine, c'est jeter sans soin et comme au hasard des objets qu'on rangera plus tard » (dictionnaire Littré) — dans un récit ou dans une réflexion. Un exemple très caractéristique de ce vrac dans la réflexion est le texte qui cherche à caractériser les « petites » et les « grandes » littératures, ou les littératures des petits (Juifs et Tchèques) par rapport aux grands (les Allemands), ou pour s'exprimer comme Deleuze et Guattari « mineures » et « majeures » (*Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit) : il s'agit d'une accumulation, d'une sorte de liste d'abstrais concrets, de dépôts imagés et non de concepts, qui ne forme pas encore un raisonnement et est de ce fait extrêmement difficile à appréhender comme telle.

Mais le vrac comprend aussi, contre la vitesse, des ralentis voire des arrêts sur image extrêmement forts, où l'écriture tend même à immobiliser comme sous une loupe. En voici quelques exemples.

1) Les métamorphoses du voyageur dans un train, de poupée russe en poupée russe : « Être assis dans un train, l'oublier, vivre comme chez soi, se rappeler subitement, sentir la force du train qui vous emporte, devenir voyageur, prendre sa casquette dans la valise, se montrer plus libre, plus chaleureux, plus pressant avec ceux qui voyagent avec vous, être porté au but sans le mériter, sentir ça comme le fait un enfant, devenir un chouchou des femmes, subir l'attraction permanente de la fenêtre, toujours laisser reposer au moins une main allongée sur le rebord de la fenêtre. Situation plus tranchée : oublier qu'on a oublié, devenir d'un coup un enfant voyageant seul dans un train éclair, autour duquel le wagon tremblant de hâte s'assemble de façon surprenante en tout petit comme sorti de la main d'un prestidigitateur. » (Onzième cahier, p. 631).

2) Des choses vues en sortant se promener présentées comme un paysage de Balthus : « Il fait beau mais la rue est étonnamment vide, il n'y a qu'un employé municipal au loin avec son tuyau à la main et il arrose tout le long de la rue d'un jet à l'arc gigantesque. "Incroyable" dis-je en jugeant l'étendue de l'arc. "Un petit employé municipal" dis-je et je regarde de nouveau l'homme au loin. Au coin de la première rue transversale deux messieurs s'escriment, se heurtent, volent à distance l'un de l'autre, s'épient et les voilà déjà réunis. "Mais arrêtez donc de vous escrimer l'un contre l'autre, Messieurs" dis-je. » (Neuvième cahier, p. 501).

3) Ce qu'on fait plongé dans des pensées : « Il y a certaines relations que je sens nettement mais que je ne suis pas en mesure d'identifier clairement. Il suffirait de plonger un petit peu plus bas mais c'est justement là que la poussée ascendante devient si forte que je pourrais croire être au fond de l'eau, si je ne sentais pas les courants passer en dessous de moi. Quoi qu'il en soit je m'oriente vers le haut d'où me touche le rayon de lumière mille fois réfracté. Je monte et vagabonde en haut bien que je haïsse tout ce qui est en haut » (neuvième cahier, p. 502). Là Michaux n'est pas loin. Ces images n'étant pas assujetties au rythme d'un récit qui obligerait à les amincir et à les profiler pour qu'elles n'arrêtent pas ou ne ralentissent pas le fil de l'histoire, elles peuvent s'épanouir à la surface d'une eau plus tranquille.

Tous ces traits stylistiques et quelques autres pour définir le style de Kafka dictent les contraintes que doit respecter d'emblée un traducteur pour tenter de le rendre au mieux à ses lecteurs. On commence par tenter de traduire un style avant de traduire un texte, une écriture avant un écrit. Et le premier pas consiste à respecter les limites de la phrase. Ce qui peut apparaître d'abord comme une contrainte extérieure subie n'en est finalement pas une, car le français est beaucoup moins sourd qu'on ne le croit quand il s'agit de rendre la différence de Kafka.

Et relevons cette étonnante conjonction d'images. Dès le début du premier cahier (p. 32), le personnage principal de la saga d'écriture en affiche le thème : « Enfin, après cinq mois de ma vie pendant lesquels je n'ai rien pu écrire qui aurait pu me satisfaire, ce dont aucun pouvoir ne me dédommagera alors qu'ils seraient tous tenus de le faire, il me vient l'idée de m'adresser une nouvelle fois la parole. » Ce dialogue avec soi-même pourrait ainsi servir de définition du Journal. Or, ce thème aussitôt formulé n'est pas l'écriture, mais justement « mon incapacité d'écrire ». Alors qu'on pourrait attendre à ce stade que Kafka annonce s'identifier à l'auteur d'un simple récit philosophico-psychologique, l'écriture réussie d'un Journal comme dialogue avec soi-même, il renverse la proposition : « ... chaque jour, une ligne au moins doit être braquée sur moi comme les télescopes actuellement braqués sur la comète ». De cette proposition d'abord mystérieuse, Proust nous donne peut-être la clef à la fin de *La Recherche* dans *Le Temps retrouvé* : « En réalité, chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument d'optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que, sans ce livre, il n'eût peut-être pas vu en soi-même. » Étant entendu pour Proust que l'écrivain doit écrire lui-même le livre dont il est le lecteur. Ce que fait Kafka à sa façon dans son Journal, sachant que son écriture suppose qu'il ne devait être lu par personne d'autre que lui, à part celles (Milena, Dora) et ceux (Max Brod) à qui il en a lui-même confié de nombreuses pages, premiers lecteurs dont nous ne faisons que prendre la suite après tant d'autres.





## PREMIER CAHIER



Spectateurs pétrifiés quand le train passe.

---

« Quand il m'interroge sans arrêt », détaché de la phrase le o volait comme un ballon sur la prairie.

---

Son sérieux me tue. La tête dans le col, les cheveux en ordre immobiles autour du crâne, les muscles en bas des joues tendus sur place.

---

La forêt est-elle toujours là ? La forêt était en gros toujours là. Mais à peine mon regard s'était-il avancé de dix pas que j'ai abandonné, repris par l'ennui de la conversation.

---

Dans la forêt obscure, dans le sol détrempé, il a fallu le blanc de son col pour que je m'y retrouve.

---

Je priais, en rêve, la danseuse Eduardowa<sup>7</sup> de bien vouloir danser encore une fois la Csardas. Elle avait un large rai d'ombre ou de lumière au milieu du visage,

entre le bord inférieur du front et le milieu du menton. À ce moment-là, quelqu'un survenait justement avec les gestes écoeurants de l'intrigant qui s'ignore pour lui dire que le train partait tout de suite. À la façon dont elle accueillait la nouvelle, il devenait pour moi d'une cruelle évidence qu'elle ne danserait plus. « Je suis une méchante mauvaise femme n'est-ce pas ? », dit-elle. Oh non ai-je dit, pas ça, et je me suis tourné dans la première direction venue pour m'en aller.

---

Auparavant, je l'ai questionnée sur les nombreuses fleurs piquées dans sa ceinture. « Elles proviennent de tous les princes d'Europe », dit-elle. Je réfléchis au sens que cela pouvait avoir que ces fleurs fraîchement piquées dans sa ceinture aient été offertes à la danseuse Eduardowa par tous les princes d'Europe.

---

La danseuse Eduardowa, passionnée de musique, circule en tramway comme partout accompagnée de deux violonistes qu'elle fait souvent jouer. Car on ne voit pas pourquoi il serait interdit de jouer dans le tramway, pourvu qu'on joue bien, que cela plaise aux voyageurs et ne leur coûte rien c. à d. qu'on ne fasse pas la quête après coup. Il faut dire qu'au début c'est un peu surprenant et que sur le moment chacun trouve ça incongru. Mais à pleine vitesse, avec un gros courant d'air et dans une rue calme, cela rend un joli son.

---

La danseuse Eduardowa, en plein air, n'est pas aussi jolie que sur scène. Son teint blafard, ces os des joues qui tendent à ce point la peau qu'un mouvement est à peine possible dans le visage, le grand nez — qui semble s'élever d'une dépression —, avec lequel on ne saurait plaisanter comme tester la dureté du bout ou en saisir

légèrement le dos et le tirer d'un côté et de l'autre en disant « maintenant tu viens avec moi », l'épaisseur de la silhouette prise dans des jupes à taille haute avec une profusion de plis, à qui cela va-t-il plaire — on dirait presque une de mes tantes, une dame d'un certain âge, qui ressemble beaucoup à de multiples tantes âgées d'une multitude de gens. Mais ces défauts qu'a Eduardowa en plein air, rien ne peut finalement les compenser, mis à part de très bons pieds, il n'y a vraiment rien chez elle qui puisse inciter à rêver, à s'étonner ou tout simplement au respect. Et de fait, j'ai très souvent vu Eduardowa traitée avec une indifférence que même des messieurs sinon très mondains et très corrects ne pouvaient dissimuler, malgré la peine qu'ils se donnaient évidemment ayant affaire à cette danseuse si connue qu'était malgré tout Eduardowa.

---

Au toucher, la conque de mon oreille était aussi fraîche, rêche, froide, juteuse qu'une feuille.

J'écris très certainement cela parce que je désespère de mon corps et de l'avenir avec ce corps.

Quand le désespoir est si catégorique, si attaché à son objet, si retenu, comme par un soldat qui couvre la retraite et se laisse mettre en pièces pour cela, alors ce n'est pas le vrai désespoir. Le vrai désespoir a toujours dépassé d'emblée son but, (avec cette virgule, il est apparu que la première phrase seule était juste)



Es-tu désespéré ?  
Oui ? Tu es désespéré ?  
Te sauves ? Veux te cacher ?

Je suis passé devant le bordel comme si c'était la maison d'une femme que j'aime.

---

Ce que les écrivains racontent pue

---

Les lingères de blanc<sup>8</sup> sous les averses.

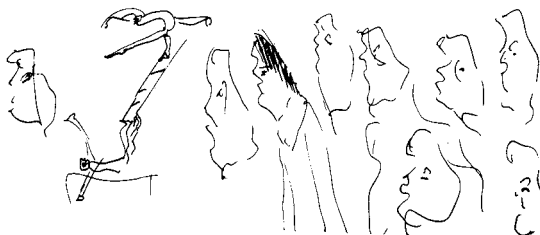
---

Par la fenêtre du compartiment

---

Enfin, après cinq mois de ma vie pendant lesquels je n'ai rien pu écrire qui aurait pu me satisfaire, ce dont aucun pouvoir ne me dédommagera alors qu'ils seraient tous tenus de le faire, il me vient l'idée de m'adresser une nouvelle fois la parole. Je n'ai jamais manqué de répondre quand je m'interrogeais vraiment, il y avait dans ce cas toujours quelque chose à tirer de moi, de ce tas de paille que je suis depuis cinq mois et qui semble

avoir pour destin d'être allumé et de brûler en été, plus vite que le spectateur ne cligne les yeux. Si seulement cela pouvait m'arriver ! Et cela devrait m'arriver dix fois, car je ne regrette même pas cette période malheureuse. Mon état n'est pas du malheur, mais n'étant pas non plus du bonheur, ni de l'indifférence ni de la faiblesse, ni de la lassitude, ni de l'intérêt pour autre chose, qu'est-il donc ? Que je ne le sache pas, a sans doute un rapport avec mon incapacité d'écrire. Et celle-ci, je crois la comprendre sans en connaître la raison. Toutes les choses en effet qui me viennent à l'esprit ne me viennent pas de la racine, mais uniquement d'un endroit quelconque vers leur milieu. Que quelqu'un essaye de les retenir, que quelqu'un essaye de retenir une herbe et de s'y tenir, alors qu'elle ne commence à croître qu'au milieu de sa tige. Ils sont sans doute quelques-uns à le pouvoir, p. ex. des saltimbanques japonais<sup>9</sup> qui grimpent à une échelle ne reposant pas sur le sol mais sur la plante des pieds qu'un homme à demi couché maintient dressés vers le haut, et qui n'est pas appuyée contre un mur mais monte simplement en l'air. J'en suis incapable, sans parler du fait que mon échelle n'a même pas de pieds comme ceux-là à sa disposition. Naturellement ce n'est pas tout et pareille demande ne suffit pas encore à me faire parler. Mais chaque jour, une ligne au moins doit être braquée sur moi comme les télescopes actuellement braqués sur la comète<sup>10</sup>. Et s'il m'arrivait de me présenter un jour devant cette phrase, alléché par cette phrase comme je l'ai été p. ex. à Noël dernier quand j'en étais à ce point que j'étais tout juste capable de me tenir droit et semblais vraiment parvenu au dernier degré de mon échelle, laquelle était pourtant posément dressée sur le sol et contre le mur. Mais alors quel sol ! quel mur ! Et pourtant cette échelle n'est pas tombée, tant mes pieds la pressaient contre le sol, tant mes pieds la dressaient contre le mur.



Aujourd'hui p. ex. j'ai commis trois insolences, à l'endroit d'un contrôleur, d'un de mes supérieurs, tiens ça ne fait que 2, mais elles me font aussi mal que des maux d'estomac. De quiconque il se serait agi d'insolences, alors venant de moi. Je suis donc sorti de moi, j'ai gesticulé à vide dans le brouillard, et le pire est que personne ne s'en est aperçu, que même à l'endroit de ceux qui m'accompagnaient j'ai commis cette insolence comme une insolence, que quelque chose m'y a contraint, m'a obligé à prendre l'air idoine, à en assumer la responsabilité ; mais le plus affreux c'est que l'une de mes connaissances n'a même pas pris cette insolence pour un trait de mon caractère mais pour ce caractère lui-même, attirant mon attention sur cette insolence et l'admirant. Pourquoi ne pas rester en moi ? Mais voilà ce que je me dis : regarde, le monde accepte d'être vaincu par toi, le contrôleur et ton supérieur n'ont pas bougé quand tu es parti et ce dernier t'a même salué. Or ça ne signifie rien. Tu n'obtiendras rien en te quittant, mais en plus que perds-tu en restant dans ton cercle. Je réponds tout simplement à cette interpellation : moi aussi je préférerais subir des coups à l'intérieur de mon cercle plutôt que d'en donner moi-même au-dehors, mais où diable trouver ce cercle. Tout un temps j'ai cru le trouver sur la terre, comme tracé par une projection de chaux, mais à présent il ne fait plus que flotter autour de moi, et sans doute ne flotte-t-il même pas.



---

17/18 < 18/19 > mai<sup>11</sup> < 1910 >  
Nuit de la comète

Passé du temps avec Blei<sup>12</sup>, sa femme et son fils, me suis entendu sortir de temps à autre de moi-même, comme des miaulements de jeune chat, incidemment mais c'est toujours ça.

---

Que de jours se sont de nouveau écoulés sans un mot ; aujourd'hui c'est le 24 mai. Même pas l'énergie de prendre ce porte-plume, ce morceau de bois chaque jour dans la main ? Je commence à croire que je ne l'ai pas. Je rame, fais du cheval, nage, m'allonge au soleil. Aussi les mollets sont bons, les cuisses pas trop mal, le ventre passe encore, mais la poitrine, elle, est chétive, et quand ma tête dans la nuque<sup>13</sup>

---

Dimanche 19 juin 1910, ai dormi, me suis réveillé, ai dormi, me suis réveillé, quelle misère que cette vie

---

Quand j'y pense<sup>14</sup>, je dois dire que mon éducation m'a beaucoup nui dans plus d'une direction. Non pas qu'on m'ait éduqué dans un endroit à l'écart qui pourrait être une ruine en pleine montagne, auquel cas je n'aurais vraiment pas le moindre reproche à formuler. Quitte à ce que ce soit proprement inconcevable pour toute ma kyrielle de maîtres passés, ce que j'aurais aimé et même préféré, c'est d'être ce petit habitant de ruines, brûlé par le soleil qui aurait brillé pour moi de partout, entre les décombres sur le lierre tiède, même si m'avait affaibli, au début, la pression de mes

bonnes qualités ayant poussé en moi avec la force de l'ivraie.

Quand j'y pense, je dois dire que mon éducation m'a beaucoup nui dans plus d'une direction. Ce reproche s'applique à une foule de gens, à savoir mes parents, quelques membres de ma famille, certaines personnes reçues chez moi, divers écrivains, une cuisinière bien précise<sup>15</sup> qui m'a conduit à l'école pendant un an, un tas de maîtres (que je dois compresser dans mon souvenir, sans quoi il y en a un qui peut m'échapper, mais les ayant comprimés c'est l'ensemble qui s'effrite alors par endroits), un inspecteur scolaire, des passants qui marchent lentement, bref ce reproche vrilte comme un poignard dans la société. À ce reproche je ne veux pas entendre opposer de contradiction, car j'en ai déjà trop entendu et comme je me suis vu réfuter dans la plupart de ces contradictions, j'inclus ces contradictions dans mon reproche et déclare à présent que mon éducation et cette réfutation m'ont beaucoup nui dans plus d'une direction.

J'y réfléchis souvent et finis toujours par conclure que mon éducation m'a beaucoup nui sur plus d'un point. Ce reproche concerne une foule de gens, il est vrai qu'ils figurent ici tous ensemble, ne sachant pas trop quoi faire les uns avec les autres comme sur les vieilles photos de groupe, il ne leur vient pas à l'esprit de baisser les yeux, quant à oser sourire l'attente les en empêche. Il y a là mes parents, quelques membres de ma famille, quelques maîtres, une cuisinière bien précise, quelques jeunes filles des cours de danse, quelques personnes qui nous rendaient autrefois visite, quelques écrivains, un maître-nageur, un ouvrier, un inspecteur scolaire, puis quelques personnes que je n'ai rencontrées qu'une fois dans la rue, et d'autres dont je n'arrive

pas à me souvenir sur l'instant et ceux dont je ne me souviendrai plus jamais, enfin ceux dont je n'ai absolument pas perçu l'enseignement étant relativement distrait à l'époque, bref il y en a tant qu'il faut prendre garde de ne pas en nommer un deux fois. Et c'est à tous ceux-là que j'exprime mon reproche, leur faisant faire ainsi mutuellement connaissance, mais je n'admets pas la moindre contradiction. Car j'ai déjà subi assez de contradictions et comme j'ai été réfuté dans la plupart, je ne peux faire autrement que d'inclure aussi ces réfutations dans mon reproche et de dire qu'outre mon éducation ces réfutations m'ont également beaucoup nui sur plus d'un point.

On s'attendrait peut-être que j'aie été élevé dans quelque endroit écarté ? Mais non, c'est en pleine ville que j'ai été élevé, en pleine ville. Et non dans une ruine par exemple ou au bord d'un lac. Jusqu'ici mes parents et leur suite étaient recouverts par mon reproche et tout gris ; à présent, ils le mettent facilement de côté et sourient, parce que j'écarte les mains d'eux et les passe sur mon front en pensant : j'aurais dû être le petit habitant des ruines, prêtant l'oreille aux cris des choucas, survolé par leurs ombres, rafraîchissant sous la lune, brûlé par le soleil qui aurait brillé pour moi de partout, traversant les décombres jusqu'à ma couche de lierre, même si je m'étais un peu affaibli au début sous la pression de mes bonnes qualités qui auraient dû pousser en moi avec la force de l'ivraie.

J'y réfléchis souvent et laisse mes pensées suivre leur cours sans m'y mêler et j'ai beau faire, j'en viens toujours à la conclusion que sur plus d'un point mon éducation m'a gravement nui. Il y a, dans cette prise de conscience, un reproche qui porte sur une foule de gens. Sur mes parents, ainsi que toute ma famille, une cuisinière bien précise, mes maîtres, quelques écrivains, des familles amies, un maître-nageur, des natifs de

localités où nous passions l'été, quelques dames du parc municipal, qu'on ne croirait pas du tout responsables en les voyant, un coiffeur, une mendiante, un timonier, le médecin de la famille, et bien d'autres encore, et il y en aurait encore plus si je voulais et pouvais les appeler tous par leur nom, bref il y en a tant que sur le tas il faut prendre garde de ne pas en nommer un deux fois. On pourrait évidemment trouver que ce grand nombre suffit à fragiliser un reproche et il est tout simplement inévitable qu'il soit fragilisé, car un reproche n'a rien d'un chef de guerre, il ne fait qu'aller droit devant lui et ne sait pas se partager. Surtout dans ce cas précis quand il est dirigé contre des personnes du passé. Ces personnes ont beau être fixées dans le souvenir avec une énergie oubliée, elles auront le plus grand mal à trouver un sol sous leurs pieds et même leurs jambes ne sont plus que fumée. Et à quoi bon reprocher à des gens dans cet état des erreurs qu'ils ont faites un jour dans l'éducation d'un jeune garçon, qui est à présent tout aussi incompréhensible pour eux qu'ils le sont pour nous. Or, on ne réussit même pas à les faire se souvenir de cette époque, ils sont incapables de se souvenir de quoi que ce soit et si on insiste ils vous écartent sans dire un mot, personne ne peut les y contraindre, mais apparemment il est même impossible de parler de contrainte, car il est hautement vraisemblable qu'ils n'entendent même pas les mots prononcés. Ils restent là comme des chiens fatigués, car ils dépensent toute leur énergie à rester debout dans le souvenir. Mais si on réussissait vraiment à faire en sorte qu'ils entendent et parlent, le seul résultat serait que des reproches inverses vous siffleraient aux oreilles, car les êtres humains emportent dans l'au-delà cette conviction que les morts sont respectables et ils la défendent de là-bas avec une énergie décuplée. Et si cette opinion n'était pas juste et que les morts avaient réellement un grand respect pour les vivants, il serait temps qu'ils prennent

vraiment en charge leur passé vivant, qui est bien ce qui leur est le plus proche, et les oreilles nous siffleraient encore une fois. Et si cette opinion elle aussi n'était pas juste et que les morts finalement ne prenaient pas du tout parti, ils ne pourraient pas plus accepter qu'on les dérange avec des reproches impossibles à prouver. Car de tels reproches sont déjà impossibles à prouver d'être humain à être humain. L'existence d'erreurs passées dans l'éducation est impossible à prouver et a fortiori leur paternité. Alors montrez-moi le reproche qui ne se transformerait pas en soupir dans ce cas-là.

Voilà le reproche que j'ai à émettre. L'intérieur est sain, la théorie le maintient. Mais ce qui a été abîmé chez moi, je commence par l'oublier ou je le pardonne et me garde bien d'en faire une histoire. Par contre, je peux prouver à tout instant que mon éducation voulait faire de moi une autre personne que celle que je suis devenu. Donc le tort que mes éducateurs auraient pu me causer en suivant leur idée, c'est ce que je leur reproche, j'exige qu'ils relâchent la personne que je suis aujourd'hui et comme ils ne peuvent me la donner, je leur bats le tambour avec rire et reproche jusqu'à leur entrée dans l'au-delà. Tout cela obéit pourtant à un autre dessein. Le reproche de m'avoir pourtant abîmé une part de moi-même, d'en avoir abîmé une belle et bonne partie — elle m'apparaît quelquefois en rêve comme à d'autres la mariée morte<sup>16</sup> — ce reproche, qui est toujours sur le point de devenir un soupir, il doit surtout traverser sans dommage comme un reproche honnête qu'il est aussi. Voilà comment ça se passe, le grand reproche auquel rien ne peut arriver prend le petit par la main, le grand marche et le petit sautille, mais une fois que le petit est arrivé de l'autre côté, il se distingue encore, nous nous y attendions depuis le début, et accompagne le tambour en jouant de la trompette.

J'y réfléchis souvent et laisse mes pensées suivre leur cours sans m'y mêler et j'en viens toujours à la conclusion que sur plus d'un point mon éducation m'a plus gravement nui que je ne peux le comprendre. Extérieurement, je suis un homme comme les autres, car l'éducation de mon corps s'en est tenue à l'ordinaire, mon corps étant lui-même ordinaire, et même si je suis assez petit et plutôt gros, je plais à beaucoup de gens, en particulier aux filles. Là-dessus rien à dire. Encore tout récemment, l'une m'a dit quelque chose de très raisonnable : « Ah, si je pouvais un jour vous voir nu, c'est sûrement comme ça que vous êtes mignon et qu'on a envie de vous embrasser », dit-elle. Mais si me manquaient ici la lèvre supérieure et là le pavillon de l'oreille, ici une côte et là un doigt, si j'avais sur la tête des plaques sans cheveux et sur le visage des cicatrices de petite vérole, ce ne serait toujours pas le pendant suffisant de mon imperfection intérieure. Cette imperfection n'étant pas innée, elle est d'autant plus douloureuse à supporter. Car comme tout un chacun j'ai en moi, de naissance, mon centre de gravité que même l'éducation la plus aberrante ne pouvait déplacer. J'ai encore ce bon centre de gravité, mais je n'ai plus, en quelque sorte, le corps qui va avec. Et un centre de gravité sans travail devient du plomb, logé dans le corps comme une balle de fusil. Mais l'imperfection dont j'ai parlé n'est pas non plus méritée, j'ai subi son apparition mais n'en suis pas responsable. Aussi je ne trouve pas en moi le moindre remords, quel que soit le mal que je me donne pour en chercher. Car du remords me ferait du bien, du seul fait qu'il se vide en lui-même de ses pleurs ; il met la douleur de côté et expédie chacune de ses affaires par ses propres moyens comme une histoire d'honneur ; nous restons debout du fait qu'il nous allège.

Mon imperfection, je l'ai dit, n'est pas innée, ni méritée, pourtant je la supporte mieux que d'autres qui

sollicitent leur imagination et recourent à des remèdes choisis pour supporter un malheur bien moindre, p. ex. une épouse abominable, la pauvreté, un métier misérable, et je n'ai pas pour autant le visage noir de désespoir, mais blanc et rouge.

Je ne le serais pas si mon éducation avait pénétré aussi profondément en moi qu'elle le voulait. Peut-être ma jeunesse fut-elle trop brève pour ça, si c'est le cas je loue sa brièveté à pleine poitrine, même si j'ai aujourd'hui dans les quarante ans. C'est la seule chose qui a permis que je garde assez de forces pour prendre conscience des pertes de ma jeunesse, puis pour me consoler de ces pertes, puis pour émettre des reproches contre le passé dans toutes les directions, et enfin que me reste un peu de force pour moi-même. Mais toutes ces forces ne sont, à leur tour, qu'un résidu de celles que je possédais étant enfant et qui m'ont exposé plus que d'autres aux corrupteurs de la jeunesse, oui une bonne voiture de course est poursuivie et dépassée avant les autres par le vent et la poussière, et les obstacles volent à la rencontre de ses roues, à ce point qu'on pourrait presque croire à de l'amour.

Ce que je suis encore aujourd'hui m'apparaît de la plus grande netteté dans la force avec laquelle les reproches veulent sortir de moi. Il y a eu des époques où je n'avais rien d'autre en moi que des reproches mus par la rage, à ce point qu'en dépit de ma bonne santé physique je me raccrochais dans la rue à des inconnus, parce que les reproches allaient en moi d'un bord à l'autre comme l'eau dans une cuvette qu'on porte à la hâte.

Ces époques-là sont révolues. Les reproches gisent pêle-mêle en moi comme des outils qui ne sont pas à moi, et que je n'ai même plus le courage de saisir et de brandir. En même temps, la corruption de mon ancienne éducation recommence à se faire sentir en moi et, de plus en plus, la manie du souvenir, qui est

peut-être une caractéristique générale des célibataires de mon âge, ouvre de nouveau mon cœur aux êtres que mes reproches devraient malmener et un incident comme celui d'hier, jadis aussi fréquent que le repas, est désormais si rare que j'en prends note.

Mais au-delà, c'est encore moi, moi qui viens de poser la plume pour ouvrir la fenêtre, qui suis peut-être l'auxiliaire de mes agresseurs. Et là je me sous-estime, ce qui revient à surestimer autrui mais je surestime encore les autres autrement et ceci mis à part je me fais encore bien du tort, purement et simplement. Quand je succombe au plaisir du reproche, je regarde par la fenêtre. Qui niera que là-bas les pêcheurs sont assis dans leurs barques comme des écoliers qu'on a transportés de l'école sur le fleuve<sup>17</sup>; bon, leur immobilité est souvent aussi incompréhensible que celle des mouches sur les vitres. Et bien entendu, les tramways passent sur le pont, comme toujours avec un vacarme de vent grossi, sonnant comme des horloges détraquées, il n'y a aucun doute, l'agent de police, noir de bas en haut, avec la lumière jaune de sa médaille sur la poitrine, n'évoque rien d'autre que l'enfer et observe à présent avec des pensées analogues aux miennes un pêcheur qui — pleure-t-il, a-t-il une apparition, ou son bouchon tressaille-t-il — se penche brusquement sur le bord de sa barque. Tout cela est juste mais en son temps, à présent seuls les reproches sont justes.

Ils concernent une foule de gens, ça peut vraiment faire peur, et non seulement moi mais aussi n'importe qui d'autre préférerait regarder le fleuve par la fenêtre ouverte. Il y a là mes parents et toute la famille, qu'ils m'aient nui par amour ne fait qu'aggraver leur faute, tant ils auraient pu m'être utiles par amour, puis des familles amies le regard mauvais, qui ont du mal avec leur sentiment de culpabilité et ne veulent pas monter dans le souvenir, puis des tas de bonnes d'enfants, de maîtres et d'écrivains, et une cuisinière bien précise



parmi eux, puis se mêlant en guise de punition, un médecin de famille, un coiffeur, un timonier, une mendiante, un papetier, un gardien de parc, un maître-nageur, puis des dames inconnues du parc municipal, qu'on ne croirait pas du tout responsables en les voyant, des natifs de localités où nous passions l'été pour tourner en dérision l'innocence de la nature, et beaucoup d'autres ; mais il y en aurait encore plus si je voulais et pouvais les appeler tous par leur nom, bref ils sont si nombreux qu'on doit faire attention de ne pas en citer un deux fois.

Je réfléchis souvent et laisse mes pensées suivre leur cours sans m'y mêler, mais j'en arrive toujours à la même conclusion que mon éducation m'a plus corrompu que tous les gens que je connais et plus que je ne peux le concevoir. Cependant, je ne peux aborder ça que de temps à autre, car quand on me demande ensuite : « Vraiment ? Est-ce possible ? Doit-on le croire ? », je cherche déjà à en restreindre la portée vu ma nervosité.

Extérieurement, je ressemble à n'importe qui d'autre ; j'ai jambes, tronc et tête, veste et chapeau ; on m'a fait faire beaucoup de gymnastique et si je suis néanmoins resté petit et faible, c'est évidemment que c'était inévitable. Pour le reste, je plais à beaucoup de filles, même les jeunes, et celles à qui je ne plais pas me trouvent quand même passable.

On raconte<sup>18</sup>, et nous sommes disposés à le croire, que les hommes en danger n'ont aucune considération pour les femmes, même inconnues et belles ; ils les poussent contre le mur, les poussent de la tête et des mains, des genoux et des coudes, dès lors que ces femmes les empêchent de s'enfuir du théâtre en train de brûler. Là nos parleuses se taisent, leur bavardage

interminable se voit doter d'un verbe et d'un point, les sourcils quittent leur position de repos et se haussent, la respiration des cuisses et des hanches s'interrompt, dans la bouche que la peur empêche de bien fermer il entre plus d'air que d'habitude et les lèvres semblent un peu gonflées.

---

Sand<sup>19</sup> : les Français sont tous des comédiens ; mais seuls les plus mauvais d'entre eux jouent la comédie sur les planches.

---

Claqueurs dans les théâtres français<sup>20</sup> : le chef à l'orchestre. Oh ! oh ! pour les suivants, laisser tomber des journaux pour les hommes des galeries.

---

Le maillet donne le signal du début.

---

19/II 11<sup>21</sup>

Aujourd'hui quand j'ai voulu sortir du lit, je me suis tout bonnement effondré. La raison en est très simple, je suis complètement surmené. Pas par le bureau mais par mon autre travail. Si le bureau y a sa part innocente c'est uniquement que si je n'étais pas obligé d'y aller, je pourrais vivre tranquillement pour mon travail sans avoir à faire là-bas mes six heures par jour, alors qu'en particulier vendredi et samedi, où j'étais absorbé par mes histoires, ces heures m'ont tourmenté à un point que vous ne pouvez imaginer. En fin de compte, je le sais, tout ça n'est que bavardage, c'est moi le coupable et le bureau a des exigences extrêmement claires et légitimes à mon endroit. Simplement, c'est pour moi une double vie terrible, à laquelle il n'y a probablement que

la folie comme issue. J'écris cela sous une belle lumière matinale et ne l'écrirais sûrement pas si ce n'était pas si vrai et si je ne vous aimais pas comme un fils.

D'ailleurs, je serai remis dès demain et viendrai au bureau, où la première chose que j'apprendrai c'est que vous ne voulez plus de moi dans votre service.

## 19. II 11

La particularité de mon état d'inspiration, à l'extrême du bonheur et à l'extrême du malheur, dans lequel je vais maintenant me coucher à 2 heures du matin [il va peut-être durer, si seulement j'en supporte l'idée, car il est supérieur à tous ceux qui ont précédé], c'est que je peux tout, et pas seulement pour un travail déterminé. Quand j'écris une phrase au hasard, p. ex. Il regarda par la fenêtre, elle est déjà parfaite.

---

« Vas-tu rester encore longtemps ici ? » ai-je demandé. Parlant brusquement, un peu de bave a jailli de ma bouche, ce qui est un mauvais présage.

Ça te dérange ? Si ça te dérange ou t'empêche peut-être de monter, je m'en vais tout de suite, sinon je resterais encore volontiers parce que je suis fatigué<sup>22</sup>.

## 28. III.11.

Le peintre Pollak-Karlin<sup>23</sup>, sa femme, avec deux grandes et larges dents du haut qui effilent son grand visage plutôt plat, Madame la Conseillère Bittner, mère du compositeur<sup>24</sup>, dont l'âge fait tant ressortir la solide charpente osseuse qu'on dirait un homme, du moins en position assise : — Le Dr. Steiner<sup>25</sup> si accaparé par ses élèves absents — Pendant sa conférence, les morts se pressent tellement contre lui. Désir de savoir ? Mais en ont-ils vraiment besoin ? Il faut croire que oui. — Dort

2 heures. Depuis qu'un jour on lui a coupé l'électricité, il a toujours une bougie avec lui. — Il était très proche du Christ. Il a monté sa pièce de théâtre à Munich. — (« Tu peux l'étudier pendant un an, tu ne comprendras rien »), c'est lui qui a dessiné les costumes, écrit la musique. — Il a formé un chimiste. — Löwy Simon<sup>26</sup>, négociant en soie à Paris, quai Moncey, a reçu de lui les meilleurs conseils commerciaux. Il a traduit ses œuvres en français. C'est pourquoi la Conseillère avait noté dans son carnet « Comment obtenir la connaissance des mondes supérieurs ? chez S. Löwy à Paris. » — Il y a, dans la loge de Vienne, un théosophe âgé de 65 ans, d'une force herculéenne, autrefois grand buveur et tête de mule, qui ne cesse de croire et ne cesse d'avoir des doutes. On raconte une histoire très drôle à son sujet : il participait à un congrès à Budapest, et au cours d'un dîner sur le Blocksberg un soir de clair de lune, quand le Dr. Steiner avait fait une apparition inattendue parmi les convives, il avait pris peur et s'était caché avec sa chope derrière un tonneau de bière (alors que le Dr. Steiner ne lui en avait pas du tout voulu) — Ce n'est peut-être pas le plus grand chercheur spirituel contemporain, mais il est le seul à qui on a donné pour tâche de concilier théosophie et science. Il sait donc tout. —

Un jour son village natal a reçu la visite d'un botaniste, grand maître en occultisme. Celui-ci lui a apporté la lumière. — Le fait que j'aille rendre visite au Dr. Steiner m'a été interprété par la dame comme un début de réminiscence. — Le médecin de cette dame, après qu'un début de grippe s'était déclaré chez elle, s'est enquis d'un remède auprès du Dr. Steiner, a prescrit le remède à cette dame et l'a du coup immédiatement guérie. — Une Française a pris congé de lui en disant « Au revoir ». Il a secoué la main derrière elle. Deux mois plus tard elle était morte. Encore un cas analogue à Munich. — Un médecin munichois<sup>27</sup> guérit avec des couleurs déterminées par le Dr. Steiner. Il envoie

aussi des malades à la Pinacothèque en leur prescrivant de se concentrer une demi-heure ou plus devant un tableau précis. — Fin atlantique du monde, fin lémurienne, et maintenant celle causée par l'égoïsme. — Nous vivons à une époque décisive. La tentative du Dr. Steiner réussira, pourvu que les forces arrhima-niennes<sup>28</sup> ne prennent pas le dessus. — Il consomme 2 litres de lait d'amande et des fruits qui poussent en hauteur. — Il communique avec ses élèves absents au moyen de schémas de pensée qu'il envoie dans leur direction sans collaborer avec eux une fois ces schémas produits. Or ils s'usent rapidement et il est dans l'obligation de les restaurer — Madame Fanta<sup>29</sup> : j'ai une mauvaise mémoire. Dr. St. Ne mangez pas d'œufs.

---

Ma visite chez le Dr. Steiner.

Une femme attend déjà (en haut, deuxième étage de l'Hôtel Viktoria, Jungmannstrasse), mais elle me prie instamment de passer avant elle. Nous attendons. La secrétaire arrive et nous fait patienter. Je le vois dans une échappée de couloir. Sur quoi il vient aussitôt à notre rencontre les bras à demi étendus. La femme déclare que je suis arrivé le premier. Je le suis donc comme il me conduit dans sa chambre. Sa redingote impériale noire<sup>30</sup>, qui a l'air cirée les soirs de conférence (non pas cirée mais simplement rendue brillante par la pureté de son noir), avec la lumière du jour (3 h de l'après-midi) la voilà poussiéreuse et même tachée dans le dos et aux aisselles. Dans sa chambre, je cherche à montrer mon humilité, que je n'arrive pas à ressentir, en cherchant un endroit ridicule pour mon chapeau ; je finis par le poser sur un petit support en bois servant à lacer les bottes. Une table au milieu, je suis assis face à la fenêtre, lui à gauche de la table. Sur la table, quelques feuilles de papier avec des dessins qui rappellent ceux de ses conférences sur la physiologie occulte. Une

brochure, *Annalen für Naturphilosophie*<sup>31</sup>, couvre un petit tas de livres, tandis que les autres semblent par ailleurs éparpillés dans la pièce. Simplement, impossible de regarder ailleurs car il essaye toujours de vous retenir avec son regard. Mais s'il lui arrive de ne pas le faire, attention au retour de son regard. Il commence par quelques phrases décousues : Vous êtes bien le Dr. Kafka ? Avez-vous consacré du temps à l'étude de la théosophie ? Pour ma part, j'avance l'entame que j'ai préparée : Je sens qu'une grande part de moi-même tend à la théosophie, mais en même temps elle m'angoisse au plus haut degré. En effet je crains d'elle un nouveau désarroi, qui serait pour moi très fâcheux car ce qui fait mon malheur actuel n'est que du désarroi. Voici en quoi consiste ce désarroi : mon bonheur, mes aptitudes et toute possibilité de servir à quelque chose sont situés depuis toujours dans le champ littéraire. Et là j'ai vécu il est vrai des états (en petit nombre) qui sont très proches, à mon avis, des illuminations que vous décrivez, Herr Doktor<sup>32</sup>, des états dans lesquels j'habitais totalement dans l'idée qui me venait à l'esprit, tout en accomplissant chacune, et dans lesquels je me sentais non seulement aux limites de moi-même, mais aux limites de l'humain lui-même. C'est seulement la quiétude de l'enthousiasme, probablement le propre du clairvoyant, qui manquait certainement à ces états, encore que pas tout à fait. Je le déduis du fait que ce n'est pas dans ces états que j'ai écrit le meilleur de mes travaux. — Or je ne peux me consacrer entièrement à la littérature, comme ce devrait être le cas, et pour différentes raisons. Pour commencer, indépendamment de mon contexte familial, je ne pourrais pas vivre de la littérature du fait de la genèse lente de mes travaux et de leur particularité ; en plus, je suis aussi empêché par ma santé et par mon caractère de m'adonner à une vie qui serait incertaine dans le meilleur des cas. Aussi je suis devenu fonctionnaire d'un office d'assurances

sociales. Or ces deux professions ne pourront jamais se tolérer l'une l'autre et permettre un bonheur commun. Le moindre bonheur dans l'une devient un grand malheur dans l'autre. Si j'ai écrit quelque chose de bon un soir, je brûle le jour suivant au bureau et n'arrive à rien. Ce va-et-vient est de plus en plus pénible. Au bureau, je m'acquitte extérieurement de mes obligations mais pas de mes obligations intérieures et chaque obligation intérieure insatisfaite devient un malheur qui ne sort plus de moi. Outre ces deux efforts impossibles à équilibrer, je devrais à présent m'engager à en faire un troisième avec la théosophie ? Ne va-t-elle pas déranger d'un côté et de l'autre et être elle-même dérangée par l'un et par l'autre ? Moi qui suis actuellement un être déjà si malheureux, vais-je pouvoir mener les 3 à leur terme ? Je suis venu, Herr Doktor, pour vous poser la question, car je pressens que si vous m'en croyez capable, je peux aussi l'assumer réellement.

Il écoutait avec la plus grande attention, apparemment sans m'observer du tout, absorbé tout entier par ce que je lui disais. Il hochait de temps à autre la tête, ce qu'il tenait apparemment pour un moyen de parvenir à une extrême concentration. Au début, le gênait un rhume silencieux, il avait le nez qui coulait, et ne cessait de travailler du mouchoir, qu'il s'enfonçait profondément dans le nez, un doigt dans chaque narine.

---

Dans les récits juifs contemporains d'Europe occidentale, le lecteur s'est habitué à chercher et à trouver aussi la solution de la question juive, directement sous la narration ou au-dessus, mais comme une telle solution n'est pas montrée ni même supposée dans *Die Jüdinnen*<sup>33</sup>, il est possible que le lecteur y voie sans autre considération un manque imputable aux *Jüdinnen* et ne regarde pas sans malaise des Juifs supposés aller et venir au grand jour sans y être politiquement encouragés par

le passé ou l'avenir. Il doit se dire à ce propos qu'en particulier depuis l'apparition du sionisme les solutions possibles sont si bien rangées autour du problème juif qu'au fond l'écrivain n'a plus qu'à se tourner pour trouver une solution précise à la mesure de cette partie du problème.

---

Je pressentais en le regardant les efforts qu'il avait consentis pour me venir en aide et qui lui donnaient à présent — peut-être parce qu'il était fatigué — une telle assurance. Encore un peu d'application n'aurait-il pas suffi pour que l'imposture réussisse, peut-être était-elle encore en train de réussir. Serait-ce que je résistais ? Certes je restais obstinément planté devant la maison, mais j'hésitais tout aussi obstinément à monter. J'attendais que les invités arrivent et viennent me chercher en chantant ?

---

15 août 1911 Pour moi, l'importance de la période qui vient de s'écouler et pendant laquelle je n'ai pas écrit un mot est due au fait que dans les écoles de natation de Prague, de Königssaal et de Czernoschitz<sup>34</sup> j'ai cessé d'avoir honte de mon corps. C'est à l'âge de 28 ans que je rattrape aujourd'hui le retard pris par mon éducation ; partir avec un handicap, c'est comme ça qu'on dirait pour une compétition sportive. Et le dommage d'un malheur pareil n'est peut-être pas de ne pas vaincre ; car ceci n'est finalement que le noyau encore visible, clair, sain, d'un malheur qui continue de se brouiller, franchit toute limite et vous emporte à l'intérieur du cercle alors qu'on devrait le contourner. Par ailleurs, j'ai observé bien d'autres choses sur moi au cours de cette période également heureuse pour une petite part et j'essayerai de les mettre par écrit ces jours prochains.



---

20 VIII 11

J'ai cette malheureuse croyance de ne pas avoir assez de temps pour le moindre travail réussi, car je n'ai vraiment pas le temps, pour une histoire, de me répandre dans toutes les directions comme il serait nécessaire de le faire. Puis je me remets à croire que mon voyage<sup>35</sup> sera plus réussi, que je parviendrai à une meilleure compréhension, si je me détends en écrivant, et je fais donc une nouvelle tentative.

Je presentais en le regardant les efforts qu'il avait consentis pour me venir en aide et qui lui donnaient à présent — peut-être parce qu'il était fatigué — une telle assurance. Encore un peu d'application n'aurait-il pas suffi pour que l'imposture réussisse, peut-être était-elle même en train de réussir. Serait-ce que je résistais ? Certes je restais obstinément planté devant la maison, mais j'hésitais tout aussi obstinément à monter. J'attendais que les invités arrivent et viennent me chercher en chantant ?

---

J'ai lu sur Dickens. Est-il si difficile de comprendre, et quelqu'un le peut-il de l'extérieur, qu'on vive en soi-même une histoire depuis le début, depuis ce point éloigné jusqu'à la locomotive qui approche, acier, charbon et vapeur, mais que même à cet instant on ne la quitte pas encore, qu'on veuille être pourchassé par elle et qu'on en ait le temps, qu'on soit donc pourchassé par elle et qu'on coure sur sa lancée devant elle, où qu'elle vous pousse [*stösst*) et où qu'on l'attire.

---

Je ne peux le comprendre et pas même le croire. Je ne vis qu'ici et là dans un petit mot, dans la voyelle infléchie duquel (ci-dessus le *ö* de *stösst*) je perds p. ex.

un instant ma tête inutile. La première et la dernière lettre sont le début et la fin du sentiment que j'ai d'être une sorte de poisson.

24 août 1911

Être assis en plein air à une table de café avec des amis et regarder une femme à la table voisine, elle vient tout juste d'arriver, elle respire lourdement sous de gros seins et s'assied le visage échauffé, brillant d'un reflet brunâtre. Elle renverse la tête, laissant voir une amorce de barbe, roule les yeux vers le haut, presque de la façon dont il lui arrive peut-être de regarder son mari, qui lit maintenant à côté d'elle un journal illustré. Si seulement on pouvait lui faire partager la conviction qu'il est à la rigueur permis de lire un journal dans un café à côté de sa femme mais en aucun cas un magazine. Un instant la rend consciente de sa corpulence et elle s'écarte un peu de la table.

---

26 août < 1911 > Je dois partir demain pour l'Italie. Ce soir, mon père n'a pu s'endormir tant il était agité, entièrement pris par le souci que lui cause son commerce et qui a réveillé sa maladie. Serviette mouillée sur le cœur, envie de vomir, suffocation, va-et-vient gémissant. Ma mère trouve dans l'angoisse une nouvelle consolation. Il avait toujours eu tant d'énergie, était venu à bout de tout et maintenant — Je dis que cette tourmente commerciale ne va pas durer plus d'un trimestre, après quoi tout devrait quand même s'arranger. Il fait les cent pas en gémissant et en secouant la tête. Il est clair qu'à ses yeux nous ne faisons rien pour lui enlever ses soucis ni même pour les alléger, que c'est aussi le cas à nos propres yeux, et même dans la meilleure volonté du monde se retrouve cette certitude bien triste qu'il est obligé de pourvoir aux besoins de sa famille. — J'ai pensé plus tard : étant couché à côté de notre mère,

il doit se presser contre elle, la proximité d'une chair familière tranquillise forcément. — Avec ses bâillements fréquents et cette façon qu'il a de se curer le nez, finalement pas si dégoûtante, mon père rassure un peu sur son état, ce qui affleure tout juste à la conscience, même si généralement il ne fait pas ça quand il va bien. Ottla<sup>36</sup> me l'a confirmé. — Ma pauvre mère veut aller demain chez le propriétaire pour demander un délai.

26. septembre 1911 Le dessinateur Kubin<sup>37</sup> recommande le Regulin comme laxatif, une algue pulvérisée qui gonfle dans l'intestin, le fait vibrer et agit donc mécaniquement, à la différence de l'effet chimique malsain d'autres laxatifs qui ne font que déchirer l'excrément et le laissent donc accroché aux parois de l'intestin. — Chez Langen<sup>38</sup> il a rencontré Hamsun. Il ricane sans raison. Au cours de la conversation, mais sans l'interrompre, il a levé son pied qu'il a posé sur son genou, pris sur la table de grands ciseaux à papier et coupé les franges tout autour de son pantalon. Misérablement habillé, juste un détail plus précieux p. ex. la cravate. — Les histoires d'une pension d'artistes à Munich, dans laquelle logeaient des peintres et des vétérinaires (dont l'école était située dans le voisinage), qui menaient une vie si dévergondée que les fenêtres desquelles on avait une excellente vue ont été mises en location. Pour satisfaire ces spectateurs, un pensionnaire bondissait parfois comme un singe sur l'appui de la fenêtre pour y lamper son bol de soupe. — Un fabricant de fausses antiquités, qui fabriquait des ravages du temps en les criblant de balles et disait à propos d'une table : Reste à boire trois fois du café dessus avant de l'envoyer au Musée d'Innsbruck. — Kubin lui-même : très fort, mais un visage aux mouvements quelque peu monotones, il utilise la même tension musculaire pour décrire les choses les plus diverses. Paraît d'un âge, d'une taille et

d'une force variables selon qu'il est assis, debout, simplement habillé d'un complet ou portant un pardessus

Jeu 27 IX 11 Croisé hier 2 jeunes filles sur la Wenzelsplatz<sup>39</sup>, trop longtemps fixé l'une du regard alors que l'autre justement, comme je m'en suis aperçu plus tard, portait un ample manteau marron à plis, moelleux comme ceux qu'on porte chez soi, entr'ouvert devant, et avait le cou fin et le nez fin. Ses cheveux étaient d'une beauté dont j'ai déjà oublié la nature. — Vieil homme avec un pantalon lâche sur le Belvédère<sup>40</sup>. Il siffle ; quand je le regarde, il s'arrête ; si je regarde ailleurs, il recommence ; pour finir, il siffle aussi quand je le regarde. — Le joli grand bouton joliment placé au bas de la manche d'une robe de jeune fille. La robe aussi joliment portée, flottant au-dessus de bottines américaines. Il m'arrive si rarement de réussir quelque chose de joli, et voilà que ce bouton inaperçu et l'ignorance de celle qui l'a cousu y parviennent. — En route vers le Belvédère, ses yeux vifs supervisaient avec satisfaction, indépendamment des mots du moment, l'histoire qu'elle racontait déroulée jusqu'à son terme. — Puissant demi-tour du cou opéré par une robuste jeune fille,

29. IX 11 Journaux de Goethe : quelqu'un qui ne tient pas de journal est dans une position fausse en face d'un journal. Quand il lit p. ex. dans les Journaux de Goethe « 11. 1 1797 toute la journée chez moi à faire différents arrangements », il lui semble qu'il n'a encore jamais fait lui-même aussi peu de choses en une journée. — Observations faites par Goethe en voyage autrement que de nos jours, parce que étant faites depuis une malle-poste elles se développent avec plus de simplicité grâce à la lenteur des transformations du terrain et peuvent être poursuivies plus facilement y compris par celui qui

ne connaît pas la région traversée. Une paisible pensée proprement paysagère se met en place. Comme la région présente à l'occupant de la voiture son caractère d'origine intact et que les routes découpent le pays selon un tracé beaucoup plus naturel que les voies ferrées, qui sont avec elles dans un rapport peut-être analogue à celui des fleuves avec les canaux, nul besoin non plus de violences chez l'observateur qui n'a pas beaucoup de peine à avoir une vue systématique. Ce qui explique qu'il y ait peu d'instantanés, la plupart n'étant pris que dans des intérieurs où certains jaillissent sous vos yeux passant aussitôt toute limite p. ex. des officiers autrichiens à Heidelberg, tandis que le passage concernant les hommes de Wiesenheim est plus proche du paysage « ils portent des habits bleus et des gilets blancs agrémentés de fleurs brodées » (cité de mémoire) ; beaucoup écrit sur les chutes du Rhin à Schaffhausen, au beau milieu en gros caractères « Idées suscitées »<sup>41</sup>

---

Cabaret Lucerna<sup>42</sup>. Lucie König expose des photographies avec des coiffures à l'ancienne. Visage râpé. Elle connaît parfois une certaine réussite avec un nez haussé depuis le bas, un bras dressé et un mouvement qui tourne tous les doigts. Visage façon gant de toilette. — Longhen (le peintre Pittermann) gags mimiques. Un numéro visiblement sans plaisir, et qu'on ne peut néanmoins imaginer aussi dépourvu que ça de plaisir car il ne pourrait sinon être exécuté tous les soirs, surtout que son invention a procuré si peu de plaisir qu'il n'en est pas résulté de figure susceptible de nous épargner une apparition aussi fréquente de l'homme entier. Joli saut de clown par-dessus un siège dans le vide des coulisses sur le côté. Le tout rappelle une représentation privée, où l'on salue un numéro laborieux et insignifiant par des applaudissements nourris répondant au besoin mondain de compenser le moins du numéro par le

plus des applaudissements et obtenir ainsi une somme ronde. — Le chanteur Vašata. Si mauvais qu'on se perd en le regardant. Mais comme c'est un homme costaud, il retient l'attention d'un public à moitié concentré grâce à une force bestiale à laquelle je suis sûrement le seul sensible. — Grünbaum fait impression avec son existence consternante que l'on croit simplement apparente. — La danseuse Odys. Hanches raides. Vraiment sans chair. Ses genoux rouges me conviennent pour la danse « atmosphère printanière ».

### 30. IX 1911

La jeune fille dans la chambre voisine avant-hier (Helli Haas<sup>43</sup>) Allongé sur le canapé, j'entendais sa voix au bord de l'assoupissement. Elle m'a paru très habillée, non seulement de ses vêtements mais encore de la chambre voisine tout entière, seules ses épaules modelées, nues, rondes, puissantes et sombres que j'avais vues au bain, rivalisaient avec ses vêtements. Un moment, elle m'a paru dégager de la vapeur et remplir toute la chambre de ses vapeurs. Puis je l'ai vue debout dans un corsage gris cendre, dont le bas s'écartait tant du corps qu'on pouvait s'asseoir dessus pour ainsi dire à califourchon.

---

Encore Kubin : Cette habitude qu'il a de répéter les dernières paroles de quelqu'un sur un ton toujours approbateur, même si les propos qu'on développe soi-même à la suite révèlent un complet désaccord avec l'autre. Très irritant. — En écoutant la multitude d'histoires qu'il raconte on peut oublier la valeur qu'il a. Soudain quelque chose vous la rappelle et on prend peur. Il était question du danger que présentait un établissement où nous voulions aller ; il a dit qu'il n'irait pas ; comme je lui demandais s'il avait peur il m'a

répondu et restait en plus toujours accroché à mon bras : Évidemment, je suis jeune et j'ai encore beaucoup de choses à réaliser. — Toute la soirée il a parlé souvent et à mon avis avec le plus grand sérieux de ma constipation et de la sienne. Vers minuit, comme je laissais pendre ma main du rebord de la table, il a vu un bout de mon bras et s'est écrié : C'est que vous êtes vraiment malade. M'a traité à partir de là avec encore plus d'indulgence et plus tard il s'est même opposé aux autres qui voulaient me convaincre d'aller avec eux au b... Alors que nous nous étions déjà dit au revoir, il m'a encore crié de loin « Regulin ! »

Tucholski et Safranski<sup>44</sup>. La sonorité aspirée du berlinois, où la voix a besoin de pauses qui sont constituées par des « nich »<sup>45</sup>. Le premier, un homme tout d'une pièce âgé de 21 ans. À commencer par le geste cadencé et vigoureux duquel il balance sa canne et lève juvénilement l'épaule, jusqu'à l'amusement et le peu de considération délibérés de ses propres travaux littéraires. Veut devenir avocat, ne voit que peu d'obstacles — et en même temps la possibilité de les écarter : sa voix claire qui, après la sonorité virile d'une première demi-heure passée à parler, prend une inflexion qu'on dirait être de jeune fille — Doubtes quant à sa propre capacité à prendre une pose, mais qu'il espère acquérir avec une plus grande expérience du monde — enfin peur d'une métamorphose qui le ferait verser dans le mal du siècle, comme il l'a remarquée chez des Juifs berlinois d'un certain âge ayant la même orientation que lui, sauf que pour l'instant il ne sent rien de tel. Il va bientôt se marier.

---

Safranski, élève de Bernhard, fait en dessinant et en observant des grimaces qui ont un lien avec ce qu'il dessine. Me rappelle que j'ai de mon côté une forte capacité

de métamorphose que personne ne remarque. Combien de fois ai-je dû imiter Max. Hier soir en rentrant chez moi j'aurais pu comme spectateur me confondre avec Tucholski. En moi l'étranger doit alors être aussi présent et invisible que la partie cachée dans un dessin devinette, dans lequel on ne trouverait jamais rien si on ne savait pas qu'elle y était. Pour ces métamorphoses j'aimerais vraiment croire que ce sont mes propres yeux qui se brouillent.

1<sup>er</sup> octobre lundi < *dimanche 1911* > Hier synagogue Altneu<sup>46</sup>. *Kolnide*<sup>47</sup>. Murmurement sourd comme à la bourse. Dans le vestibule, boîte à offrandes avec l'inscription : « Discrète charité apaise la contrariété ». Intérieur comparable à celui d'une église. Trois Juifs pieux apparemment de l'Est. En chaussettes. Penchés sur leur livre de prières, le châle de prière rabattu sur la tête, se faisant aussi petits que possible. Il y en a deux qui pleurent, c'est uniquement la fête qui les émeut ? Peut-être que l'un a seulement mal aux yeux, sur lesquels il pose furtivement son mouchoir encore plié pour rapprocher aussitôt après son visage du texte. On ne peut pas dire que le mot soit vraiment ou principalement chanté, mais derrière le mot on trace des arabesques à partir du mot filé en minceur comme un cheveu. Le petit garçon sans la moindre idée de l'ensemble ni la possibilité de se repérer, le bruit dans les oreilles, qui traverse la foule serrée, poussant et poussé. Un commis, semble-t-il, qui dandine son corps à grande vitesse en priant, ce qui ne peut être compris que comme une tentative d'intonation du mot aussi forte que possible même si elle n'indique peut-être aucune compréhension, mais qui ménage sa voix, laquelle en plus, avec le bruit, ne permettrait pas d'intonation claire et forte. La famille du patron de bordel. Dans la synagogue Pinkas<sup>48</sup>, j'étais pris de façon incomparablement plus intense par le judaïsme.



---

Au b. Suha<sup>49</sup> avant-avant-hier. L'une, Juive au visage étroit, ou mieux : qui se fond dans un menton étroit, mais secoué en largeur par une coiffure aux ondulations étendues. Les trois petites portes qui conduisent de l'intérieur du bâtiment dans le salon. Les clients comme dans un corps de garde sur scène, des boissons sur la table, auxquelles ils touchent à peine. La fille au visage plat vêtue d'une robe anguleuse qui ne se met à bouger qu'en bas dans un ourlet. Quelques-unes habillées ici comme autrefois les marionnettes de théâtre pour enfants telles qu'on les vend sur un marché de Noël c. à d. avec des ruches et des ors collés dessus et cousus à points lâches, pour qu'on puisse les détacher d'un coup et qu'elles se disloquent ensuite entre vos doigts. La patronne avec ses cheveux blond mat raidis sur des supports certainement dégoûtants, le nez en pente abrupte, dont la direction est dans un rapport géométrique quelconque avec les seins pendants et le ventre tendu, se plaint de maux de tête provoqués par le fait qu'il y a tant d'effervescence aujourd'hui samedi et que c'est pour rien.

---

À propos de Kubin : l'histoire de Hamsun est suspecte. Des histoires comme celle-là on pourrait en raconter par milliers tirées de ses œuvres et les présenter comme des histoires vécues.

---

À propos de Goethe : les « idées suscitées » sont simplement des idées que suscitent les chutes du Rhin. On le voit dans une lettre à Schiller. — Hors contexte, l'instantané « Cadence de castagnettes des enfants en sabots »<sup>50</sup> a produit un tel effet, est si généralement admis, qu'il est inconcevable que quelqu'un, même s'il

n'avait jamais lu cette remarque, puisse sentir cette observation comme étant une idée originale personnelle.

---

2 octobre < 1911 > Nuit d'insomnie. Déjà la troisième d'affilée. Je m'endors bien, mais je me réveille au bout d'une heure, comme si j'avais posé la tête dans le mauvais trou. Je suis complètement éveillé, j'ai la sensation de ne pas avoir dormi du tout ou simplement sous une peau mince, dois une nouvelle fois affronter la tâche de s'endormir et me sens rejeté par le sommeil. Et de ce moment, ce qui perdure toute la nuit jusqu'à 5 heures du matin, c'est que je dors mais qu'en même temps des rêves intenses me tiennent éveillé. À côté de moi je dors vraiment pendant que moi-même je suis obligé de me battre avec des rêves. Vers 5 heures la dernière trace de rêve est consommée, je ne fais plus que rêver, ce qui est plus fatigant que de rester éveillé. Bref, je passe la nuit entière dans l'état dans lequel se trouve un homme bien portant un bref instant avant le sommeil proprement dit. Quand je me réveille, tous les rêves sont rassemblés autour de moi mais je me garde de les disséquer. À l'aube, je m'enfonce en soupirant dans les coussins, parce que pour cette nuit j'ai perdu tout espoir. Je pense à ces nuits au bout desquelles j'étais tiré d'un sommeil profond et me réveillais comme si j'avais été incarcéré dans une noix. J'ai eu cette nuit une apparition effrayante, celle d'un enfant aveugle, la fille de ma tante de Leitmeritz<sup>51</sup>, qui n'a d'ailleurs pas de fille mais uniquement des fils, dont l'un s'était cassé la jambe un jour. Par contre, il y avait des relations entre cet enfant et la fille du Dr. Marschner<sup>52</sup> qui est en train de devenir, comme je l'ai vu récemment, de la belle enfant qu'elle était une grosse petite fille habillée dans un style guindé. Cette enfant aveugle ou malvoyante avait les deux yeux recouverts de lunettes, le gauche sous son verre assez éloigné était d'un gris laiteux et

globuleux, l'autre, rentrant, était dissimulé par un verre adhérent. Pour ajuster la correction optique de ce verre, il était nécessaire de remplacer la branche habituelle recourbée sur l'oreille par un levier dont la tête ne pouvait être fixée que sur l'os de la joue, si bien que partant de ce verre une tige descendait sur la joue, disparaissait par un trou percé dans la chair et s'arrêtait à l'os, tandis qu'une autre tige de fer sortait et remontait par-dessus l'oreille. — Je crois que mon insomnie provient uniquement du fait que j'écris. Car si peu et si mal que j'écrive, ces petits bouleversements excitent ma sensibilité, je sens, particulièrement le soir mais encore plus le matin, le souffle, l'imminence de grands états exaltants qui pourraient me rendre capable de tout, et ensuite, dans le bruit général qui est en moi et auquel je n'ai pas le temps de donner des ordres, je n'arrive pas à trouver le repos. En fin de compte, ce bruit n'est qu'une harmonie comprimée, retenue, qui, une fois libérée, me remplirait entièrement, même plus me dilaterait et ensuite me remplirait encore. Mais aujourd'hui, à côté de faibles espoirs, cet état ne fait que m'endommager, mon être ne disposant pas d'une compréhension suffisante pour supporter le mélange actuel, de jour le monde visible me vient en aide, de nuit rien n'empêche que je sois déchiqueté. Dans ce contexte, je pense au Paris de la période du siège et plus tard de la Commune<sup>53</sup>, où la population de la banlieue Nord et Est, inconnue jusque-là du Parisien, au fil du temps, littéralement d'heure en heure, par les rues desservant le centre, avançait par saccades comme les aiguilles d'une horloge dans le cœur de Paris.

Ce qui me console — et maintenant je vais me coucher avec ça — c'est que je n'ai pas écrit pendant si longtemps que ces lignes n'ont donc pas encore pu s'insérer dans ma situation présente, mais qu'en se montrant un peu viril cela doit se faire, du moins provisoirement.

Aujourd'hui j'étais si faible que j'ai même raconté l'histoire de l'enfant à mon chef. — Alors je me suis souvenu que les lunettes du rêve provenaient de ma mère, laquelle passe la soirée assise près de moi et en jouant aux cartes lorgne sans grande gentillesse dans ma direction. Et même que son lorgnon, ce que je ne me souviens pas avoir remarqué avant, a le verre droit plus près de l'œil que le gauche.

3 octobre < 1911 > Même genre de nuit, mais encore plus de mal à m'endormir. En m'endormant, douleur traçant une verticale dans la tête au-dessus de la racine du nez, comme un pli du front qu'on aurait trop fortement pressé. Pour peser aussi lourd que possible, ce que je trouve bon pour m'endormir, j'avais croisé les bras et posé les mains sur mes épaules, de sorte que j'étais allongé comme un soldat avec son paquetage. C'est de nouveau la force de mes rêves rayonnant déjà dans la veille avant de m'endormir qui m'a empêché de dormir. Le soir et le matin impossible d'assigner des limites à la conscience de mes capacités créatrices. Je me sens retourné jusqu'au fond de mon être et peux retirer de moi ce que je veux. Cette attraction de forces qu'on ne fait plus travailler ensuite me rappelle mon rapport avec B<sup>54</sup>. Il y a, là aussi, des épanchements qu'on ne laisse pas sortir et que le choc du recul oblige à s'anéantir eux-mêmes, à ceci près qu'il s'agit là — et c'est toute la différence — de forces mystérieuses et de mon but ultime.

---

Sur la Josefsplatz une grande automobile de tourisme transportant les membres d'une famille serrés les uns contre les autres est passée devant moi. Derrière l'automobile, avec l'odeur d'essence, une bouffée d'air parisien m'est passée sur le visage.

---

Au bureau<sup>55</sup>, en train de dicter un long procès-verbal destiné à l'administration d'un district. Arrivé à la conclusion, qui devait prendre de la hauteur, je suis resté en panne et n'ai rien pu faire d'autre que regarder la dactylographe, Mlle Kaiser, qui s'est agitée suivant son habitude, déplaçant sa chaise, toussant, tapotant sur la table, attirant ainsi l'attention de toute la pièce sur mon malheur. L'idée que je cherche acquiert ainsi cette valeur supplémentaire qu'elle la calmera, et devient d'autant plus difficile à trouver que sa valeur est en hausse. Enfin j'ai le mot « stigmatiser » et la phrase qui va avec, mais je retiens le tout dans ma bouche avec honte et dégoût comme si c'était de la viande crue, un morceau découpé dans ma chair (si grande est la peine que ça m'a coûté). Je finis par le dire, tout en gardant un grand effroi : en moi tout est prêt pour un travail de création poétique ce travail serait pour moi un dénouement divin et une vraie renaissance, alors qu'ici au bureau, pour un misérable dossier, je dois priver un corps capable de ce bonheur d'un morceau de sa chair

---

4. < octobre 1911 > Je suis inquiet et venimeux. Hier avant de m'endormir, j'avais en haut à gauche dans la tête une tremblotante flammèche froide. Au-dessus de mon œil gauche une tension s'est déjà installée. Quand j'y pense, il me semble que je ne pourrais plus supporter le bureau même si on me disait que je serais libre dans un mois. Et pourtant je remplis la plupart du temps mon devoir au bureau, suis tout à fait calme quand je peux être sûr que mon chef est satisfait et je ne trouve pas ma situation si terrible. Hier soir, je me suis du reste délibérément abruti, j'ai fait une promenade, lu du Dickens, après quoi je m'étais un peu rétabli, ayant

perdu la force d'éprouver la tristesse que je regardais légitime même si elle me semblait s'être un peu éloignée, ce qui me faisait espérer un meilleur sommeil. Il a été un peu plus profond, mais pas suffisamment et souvent interrompu. Je me suis dit en guise de consolation que j'avais certes réprimé une fois encore le grand mouvement qui était en moi, mais que je ne voulais pas me laisser aller comme c'était toujours le cas auparavant après de tels moments, que j'allais au contraire garder une conscience claire des après-coups douloureux de ce mouvement, ce que je n'avais jamais fait jusque-là. Peut-être pourrais-je ainsi trouver en moi une persévérance cachée.

---

Vers le soir, dans l'obscurité de ma chambre sur le canapé. Pourquoi a-t-on besoin d'un certain temps pour identifier une couleur, alors qu'ensuite, après l'inflexion déterminante de la compréhension, on est rapidement de plus en plus convaincu par la couleur. Quand, depuis l'extérieur, la porte vitrée est éclairée en même temps par la lumière de l'antichambre et celle de la cuisine, une lumière verdâtre, ou mieux, pour ne pas dévaloriser la certitude de l'impression, une lumière verte se répand presque jusqu'en bas des vitres. Si on éteint la lumière dans l'antichambre et qu'il ne reste plus que la lumière de la cuisine la vitre la plus proche de la cuisine devient bleu foncé, l'autre bleu blanchâtre, et si blanchâtre que tout le dessin du verre dépoli (têtes de pavot stylisées, vrilles, divers carrés et feuilles) se dissout. — Les lumières et les ombres projetées par l'éclairage électrique de la rue et du pont<sup>56</sup> d'en bas sur les murs et sur le plafond sont confuses, pour partie altérées en se recouvrant les unes les autres et difficiles à différencier. C'est que lors de l'installation des lampes à arc électriques en bas et de l'aménagement de cette chambre aucun compte n'a été tenu comme l'aurait fait

une maîtresse de maison de l'aspect que prendrait ma chambre à cette heure-là vue du canapé sans éclairage propre. — La lumière vive projetée au plafond par le passage du tramway en bas passe comme un voile blanchâtre et saccadé le long d'un des murs et du plafond, brisé par l'angulation — Le globe terrestre, posé dans le premier reflet, plein et frais, de l'éclairage urbain sur le coffre à linge dont le haut est inondé par une pure lumière verdâtre, a un point brillant sur son arrondi et donne l'impression que le reflet est malgré tout trop fort, bien que la surface sur laquelle il passe soit lisse et lui laisse une teinte plutôt brunâtre semblable au cuir d'une pomme flétrie. — La lumière venant de l'anti-chambre crée une grande surface brillante sur le mur au-dessus du lit, que borde une courbe tracée par la tête du lit et qui l'écrase, en élargit les montants sombres et hausse le plafond au-dessus du lit

---

5 < octobre 1911 > Pour la première fois depuis quelques jours retour de l'inquiétude, même devant ce que j'écris là. Colère contre ma sœur qui entre dans la chambre et s'assied à la table avec un livre ; attente de la première occasion venue pour déclencher cette colère. Enfin elle prend une carte de visite dans le récipient et s'en sert pour se curer les dents. Avec une rage qui s'estompe ne me laissant plus qu'une vapeur âcre dans la tête et un début de soulagement et de confiance je commence à écrire.

---

Hier soir au Café Savoy. Troupe juive<sup>57</sup> — Madame Klug « Imitatrice de messieurs »<sup>58</sup>. En caftan, culotte noire, bas blancs, chemise blanche de laine fine sortant d'un gilet noir, attachée devant au niveau du cou par un bouton de fil retors et retroussée ensuite en large col flottant échancré. Sur la tête, serrant les cheveux de la

femme, mais par ailleurs servant aussi à autre chose et portée aussi par son mari, une calotte foncée, sans bord, avec par-dessus un grand chapeau mou, noir, le bord replié vers le haut. — À dire vrai, je ne sais pas qui sont les personnages qu'elle et son mari représentent. Si je voulais les expliquer à quelqu'un à qui je ne souhaite pas avouer mon ignorance, je dirais que je les tiens pour des domestiques de la communauté, pour des employés du temple, des feignants avérés dont la communauté a pris son parti, des parasites privilégiés pour d'obscurcs raisons religieuses, des gens qui justement par suite de leur situation à l'écart sont presque au centre de la vie de la communauté, qui par suite de leur errance oiseuse, toujours à l'affût, connaissent beaucoup de chansons, sont très au fait de la situation de tous les membres de la communauté mais n'ayant aucun rapport avec la vie professionnelle ne savent que faire de ce qu'ils savent, des gens qui sont juifs sous une forme particulièrement pure parce qu'ils vivent uniquement dans la religion mais sans effort ni intelligence ni lamentation. Ils semblent se payer la tête de chacun, se mettent à rire dès l'assassinat d'un noble Juif, se vendent à un renégat, dansent de ravissement les mains à leurs papillotes quand l'assassin démasqué s'empoisonne et invoque Dieu, et tout ça parce qu'ils sont aussi légers que des plumes, restent étendus par terre sous l'effet de la moindre pression, sont sensibles, pleurent pour un rien le visage sec (ils s'éplorent en grimaces), mais dès que la pression s'est relâchée, étant incapables de se doter d'un poids qui leur soit propre, les voilà obligés de sauter illico en l'air. Aussi devraient-ils causer bien du souci à une pièce sérieuse comme l'est *Meschumed* de Lateiner<sup>59</sup>, du fait qu'ils occupent en permanence le devant de la scène de toute leur taille et souvent sur la pointe des pieds ou les deux jambes en l'air et au lieu de dénouer l'agitation due à la pièce ne font que la trancher. Or le fil sérieux de la pièce s'est dévidé en mots si



serrés, si bien pesés y compris dans d'éventuelles improvisations, si tendus par la cohérence du sentiment, que même lorsque l'action se déroule au fond de la scène elle ne perd jamais rien de son importance. Ce sont plutôt les 2 en caftan qui sont épisodiquement écrasés, ce qui est conforme à leur nature, et leurs bras écartés comme leurs claquements de doigts n'empêchent pas qu'on voie l'assassin derrière, le poison ingurgité, la main à son col vraiment trop large, chancelant vers la porte. — Les mélodies sont longues et le corps s'y abandonne volontiers. Du fait de leur linéarité, ce qui leur va le mieux c'est de balancer les hanches, de lever et baisser les bras écartés en respirant calmement, de rapprocher les paumes des tempes tout en évitant soigneusement de les toucher. Rappelle un peu le Šlapak<sup>60</sup> — Bien des chansons, l'expression « jüdische Kinderloch »<sup>61</sup>, bien des regards de cette femme sur l'estrade qui parce qu'elle est juive nous attire nous spectateurs parce que nous sommes juifs, sans désir ni curiosité pour des chrétiens, tout ça m'a fait courir un frisson sur les joues. Le représentant du gouvernement<sup>62</sup>, peut-être le seul chrétien dans la salle à l'exception d'un serveur et de deux bonnes debout à gauche de la scène, est un être minable affecté d'un tic du visage, surtout dans la moitié gauche mais affligeant aussi beaucoup la droite, qui contracte et relâche le visage à la vitesse quasi bienveillante, je veux dire avec la furtivité de l'aiguille des secondes mais aussi sa régularité. Quand il passe sur l'œil gauche, il l'éteint presque. Pour cette contraction, de nouveaux petits muscles frais se sont formés dans ce visage autrement tout à fait délabré. — La mélodie talmudique des questions, implorations ou explications précises : l'air passe dans un tuyau et emporte le tuyau avec lui, en échange de quoi, partant de modestes débuts lointains, une grande vis, fière dans l'ensemble, modeste dans ses spirales, vrille à la rencontre de l'interrogé.

6 < octobre 1911 > Les deux vieux devant à la longue table contre la scène. L'un à droite s'appuie des deux bras sur la table et a juste levé son visage, dont la fausse rougeur boursouflée avec une barbe feutrée, irrégulièrement carrée, dissimule tristement l'âge, en direction de la scène, tandis que l'autre, juste en face de la scène retient son visage proprement desséché à distance de la table, contre laquelle il s'appuie du bras gauche, et tient son bras droit courbé en l'air pour mieux jouir de la mélodie que suivent ses pointes de pied et à laquelle cède faiblement sa courte pipe dans la main droite. « Tateleben<sup>63</sup>, mais chante avec nous » crie la femme, tantôt au premier tantôt au second, en même temps qu'elle se penche un peu et tend les bras pour les stimuler.

— Les mélodies sont propres à capter au vol tout être bondissant et à contenir sans rompre tout son enthousiasme, quand bien même on ne croirait pas que ce sont elles qui le lui communiquent. Car particulièrement les 2 en caftan se dépêchent d'aller chanter, comme si le chant leur étirait le corps en direction de son besoin le plus spécifique, et claquer des mains en chantant manifeste visiblement le meilleur bien-être de l'être humain dans l'acteur. — Les enfants du patron restent sur scène dans un coin avec Madame Klug dans une relation enfantine et chantent avec elle, la bouche pleine de la mélodie entre leurs lèvres se retroussant. La pièce : Seidemann, un riche Juif, concentrant apparemment tous ses instincts meurtriers sur ce but, s'est fait baptiser il y a vingt ans déjà et comme sa femme, à l'époque, refusait de se laisser baptiser, il l'a empoisonnée. Depuis, il s'est efforcé d'oublier le « jargon »<sup>64</sup> lequel évidemment, sans qu'il le veuille, se fait entendre par-dessous quand il parle, et manifeste en permanence, surtout au début pour que les auditeurs s'en aperçoivent et parce que les événements à venir lui en laissent le temps, un grand dégoût de tout ce

qui est juif. Il destine sa fille à l'officier Dragomirow, alors qu'amoureuse de son cousin le jeune Edelmann celle-ci, dans une grande scène, se dresse devant son père dans une posture insolite, dont la pétrification est uniquement rompue à la taille, en lui expliquant qu'elle reste fermement attachée au Judaïsme, et conclut un acte entier d'un rire méprisant pour la contrainte exercée sur elle. [Les chrétiens de la pièce sont : un brave domestique polonais de Seidemann, qui contribue plus tard à le démasquer, brave surtout parce qu'il faut que les contradictions s'accumulent autour de Seidemann, l'officier, auquel la pièce, à part la mise en scène de son endettement, ne fait pas une grande place, parce que son statut de noble chrétien n'intéresse personne, ce qui est aussi le cas pour un président de tribunal qui entre en scène par la suite, et enfin un huissier, dont la méchanceté n'outrepasse pas les exigences de sa position et du comique des 2 personnages en caftan, bien que Max le traite de pogromiste.] Mais Dragomirow, pour des raisons obscures, ne peut se marier qu'une fois ses traites payées, or c'est le vieux Edelmann qui les a en sa possession et ne veut pas s'en défaire, bien qu'il soit sur le point de partir pour la Palestine et que Seidemann ait l'intention de les payer en espèces. La fille affiche sa fierté vis-à-vis de l'officier amoureux et se fait gloire de son judaïsme bien qu'elle soit baptisée, l'officier ne sait pas comment s'en sortir et regarde le père, les bras flasques les mains baissées mollement jointes, en implorant son aide. La fille se réfugie auprès d'Edelmann, elle veut épouser celui qu'elle aime, même si c'est pour l'instant en secret, du fait que le code civil interdit à un juif d'épouser une chrétienne et qu'elle ne peut visiblement pas se passer du consentement de son père pour se convertir au judaïsme. Le père la rejoint, comprend que sans ruser tout serait perdu et donne extérieurement sa bénédiction à ce mariage. Tout le monde lui pardonne, et même ils se mettent tous à

l'aimer, comme s'ils avaient eu tort, y compris le vieux Edelmann et surtout lui bien qu'il sache que Seidemann a empoisonné sa sœur. (Cette lacune est peut-être due à une coupure, peut-être aussi au fait que la pièce se transmet principalement par oral d'une troupe d'acteurs à l'autre). Grâce à cette réconciliation, ce sont surtout les traites de Dragomirov que Seidemann obtient, car « tu sais » dit-il « je ne veux pas que ce Dragomiriv dise du mal des Juifs » et Edelmann les lui donne pour rien, puis Seidemann l'appelle à la portière du fond sous prétexte de lui montrer quelque chose et lui plante par derrière un couteau mortel dans le dos à travers sa robe de chambre. (Entre la réconciliation et le meurtre, Seidemann était sorti de scène un moment pour élaborer son plan et acheter le couteau) Son intention est ainsi de mener le jeune Edelmann à la potence, car c'est sur lui que les soupçons vont immanquablement tomber, ce qui libérera sa fille pour Dragomirov. Il file, Edelmann gît derrière la portière. La fille entre en scène avec son voile de mariée, au bras du jeune Edelmann qui a revêtu le châle de prière. Le père, comme ils le voient, n'est malheureusement pas encore là. Seidemann arrive et semble heureux en voyant les mariés. Puis un homme apparaît, peut-être Dragomirov

#### 8. X < 1911 >

lui-même ou peut-être simplement l'acteur qui joue son rôle, et c'est finalement un détective que nous ne connaissons pas, qui déclare être dans l'obligation de procéder à une perquisition « car dans cette maison on n'est pas sûr de sa vie ». Seidemann : Mes enfants. N'ayez crainte, naturellement c'est une erreur, ça va de soi. Tout va s'éclaircir. On trouve le cadavre d'Edelmann, on arrache le jeune Edelmann à sa bien-aimée et il est incarcéré. Pendant tout un acte, Seidemann fait montre d'une grande patience et multiplie les petites remarques habilement appuyées (oui, oui. Parfait.

Non là ça ne va pas. Oui, c'est déjà mieux. Soit.) pour apprendre aux deux personnages en caftan à témoigner devant le tribunal de l'hostilité supposée durer depuis des années entre le vieux et le jeune Edelmann. Ils peinent à se mettre en train, il y a moult malentendus, ainsi s'avancent-ils lors d'une répétition improvisée de la scène devant le tribunal en déclarant que Seidemann les avait chargés de présenter la chose de la façon suivante, jusqu'à finir par s'identifier si bien à cette hostilité qu'ils se montrent même capables — Seidemann ne peut plus les retenir — de montrer comment l'assassinat lui-même a été perpétré et que l'homme poignarde sa femme avec l'aide d'un crochet. D'un autre côté, c'est sûrement plus qu'il n'en faut. Ce qui n'empêche pas Seidemann d'être assez satisfait des deux et d'espérer avec leur aide une issue favorable du procès. C'est ici qu'intervient pour l'auditeur croyant, sans que ce soit expressément dit d'une façon ou d'une autre, Dieu en personne à qui l'écrivain cède la place et qui frappe le méchant de cécité. Au dernier acte, c'est de nouveau l'éternel acteur jouant Dragomirow qui siège en tant que président du tribunal (nouvelle manifestation du peu de considération qu'on a pour ce qui est chrétien, un acteur juif peut parfaitement jouer trois rôles de chrétien et s'il les joue mal, ça n'a pas non plus beaucoup d'importance) et à côté de lui dans le rôle de l'avocat avec abondance de cheveux et moustache fournie, bientôt identifiée, la fille de Seidemann. Certes on a tôt fait de l'identifier, mais par égard pour Dragomirow on la tient longtemps pour une doublure, jusque vers le milieu de l'acte où on comprend qu'elle s'est déguisée pour sauver l'homme qu'elle aime. Les deux en caftan sont supposés témoigner indépendamment l'un de l'autre, mais ils ont vraiment du mal puisqu'ils ont répété la scène à deux. De même ont-ils du mal à comprendre le haut allemand<sup>65</sup> du président, l'avocat venant il est vrai à son secours quand les choses se compliquent, étant aussi obligé par ailleurs

de lui souffler ce qu'il doit dire. Puis vient le tour de Seidemann, qui a déjà essayé précédemment d'aiguiller les deux en caftan en tirant l'un par la manche, avec sa manière fluide et précise de parler, son attitude compréhensive sa façon judicieuse de s'adresser au président, il fait une bonne impression par rapport aux témoins précédents, impression qui jure terriblement avec ce que nous savons de lui. Sa déposition est assez pauvre, il en sait malheureusement très peu sur toute l'affaire. Mais voici à présent, dans la personne du dernier témoin, le domestique, véritable accusateur de Seidemann sans qu'il le sache vraiment. Il a observé l'achat du couteau par Seidemann, il sait que Seidemann était chez Edelmänn au moment décisif, il sait enfin que Seidemann haïssait les Juifs et voulait ses traites. Les 2 en caftan sautent en l'air, heureux de pouvoir confirmer le tout. Seidemann se défend, en homme d'honneur un peu désorienté. Puis on en vient à sa fille. Où est-elle ? Bien entendu à la maison et elle lui donne raison. Non, mais pas du tout, affirme l'avocat et il va le prouver, tourné vers le mur il ôte sa perruque et se retourne vers Seidemann épouvanté en voyant que c'est sa fille. La pure blancheur de sa lèvre supérieure fait office de punition quand elle retire aussi sa moustache. Seidemann a pris du poison pour se soustraire à la justice humaine, mais s'il avoue ses forfaits ce n'est plus tant aux humains qu'au Dieu juif dont il professe désormais le culte. Entre-temps le pianiste a attaqué une mélodie, les 2 en caftan se sentent émus et ne résistent pas à l'envie de danser. Le couple réuni se tient à l'arrière-plan, ils chantent, en particulier le marié accompagne la mélodie selon l'ancienne coutume du Temple.

---

Première entrée en scène des deux en caftan. Ils viennent dans la chambre de Seidemann pour faire la quête au profit du Temple. Regardent autour d'eux, se

sentent mal à l'aise, se regardent l'un l'autre. Passent les mains le long des montants de la porte, ne trouvent pas de mesusa<sup>66</sup>. Aux autres portes non plus. Ils ne veulent pas y croire, sautent en l'air à différentes portes et, se levant et retombant comme pour attraper des mouches, ne cessent de frapper tout en haut des montants de porte. Malheureusement sans aucun succès. Jusqu'ici ils n'ont pas dit un mot.

---

Ressemblance entre Madame Klug et Madame Weinberg<sup>67</sup> de l'année dernière. Madame Klug a peut-être un tempérament un rien plus faible et plus uniforme, en revanche elle est plus jolie et plus décente. La Weinberg faisait un numéro permanent consistant à pousser les autres actrices de son gros derrière. En plus, elle était accompagnée d'une chanteuse plus mauvaise et était tout à fait nouvelle pour nous.

---

À dire vrai, imitatrice de messieurs est une dénomination incorrecte. Comme elle est prise dans son caftan, on oublie complètement son corps. C'est uniquement du fait qu'elle remue les épaules et se contorsionne, comme sous l'effet de morsures de puces, qu'elle nous rappelle son corps. Les manches, bien qu'elles soient courtes, doivent être à chaque instant un brin relevées, ce qui fait espérer au spectateur qu'une femme qui a tant à extraire d'elle-même par le chant mais aussi à expliquer sur le mode talmudique en soit grandement soulagée, en même temps qu'il fait attention lui-même que cela ait bien lieu.

Désir de voir un grand théâtre yiddish, étant donné que la représentation souffre peut-être quand même du petit nombre d'acteurs et d'une certaine approximation dans la mise en scène. Désir aussi de connaître la

littérature yiddish, qui se voit manifestement prescrire en permanence dans la lutte nationale une position déterminante pour chaque œuvre. Une position donc qu'aucune littérature fût-elle du peuple le plus opprimé n'occupe de façon aussi constante. Peut-être arrive-t-il chez d'autres peuples dans des périodes de lutte que ce soit la littérature de lutte nationale qui prenne son essor alors qu'à d'autres œuvres qui en sont plus éloignées c'est l'enthousiasme des auditeurs qui donne une apparence en ce sens nationale comme p. ex. *La Fiancée vendue*<sup>68</sup>, mais ici seules les œuvres du premier type semblent subsister et ce durablement.

---

L'aspect de cette scène simple, qui attend les acteurs aussi muette que nous. Comme elle va devoir satisfaire à tous les épisodes avec ses 3 murs, son siège et sa table, nous n'attendons rien d'elle, ce sont en fait les acteurs que nous attendons de toutes nos forces, raison pour laquelle nous sommes livrés sans résistance à l'attrait du chant derrière les murs vides, qui fait office d'introduction à la représentation.

## 9 X 11

Si je devais atteindre mes quarante ans, j'épouserais probablement une vieille fille aux dents du haut saillantes, un peu dénudées par la lèvre supérieure. Les incisives centrales supérieures de Mlle Kaufmann, qui était à Paris et à Londres, se chevauchent les unes les autres comme des jambes qu'on croise fugitivement aux genoux. Mais quarante ans, j'aurai du mal à les avoir, le contredit p. ex. la tension qui s'étend souvent sur la moitié gauche de mon crâne, se donne au toucher comme une sorte de lèpre intérieure et agit sur moi, si je fais abstraction des désagréments pour ne retenir que le point de vue, comme la vue des coupes du crâne dans



les manuels scolaires ou une dissection quasi indolore sur un corps vivant, où le scalpel un peu rafraîchissant, précautionneux, avec des arrêts et des repentirs fréquents, parfois tranquillement posé à plat, découpe encore des couches minces comme des feuilles au plus près de parties du cerveau en plein travail.

---

Rêve de cette nuit, que ce matin je n'ai pas encore trouvé beau à l'exception d'une petite scène comique faite de deux répliques, qui avait pour conséquence cette formidable satisfaction du rêve, mais que j'ai oubliée. Je marchais — si Max était présent au tout début je n'en sais rien — en traversant une longue file de maisons à hauteur du premier ou du deuxième étage, comme on passe d'un wagon à l'autre dans les trains express. Je marchais très vite peut-être aussi parce que la maison était parfois si fragile que cette raison suffisait pour qu'on se hâte. Je ne faisais absolument pas attention aux portes entre les maisons car c'était une immense enfilade de pièces et pourtant on remarquait bien la variété non seulement des différents logements mais aussi des maisons. Ce n'étaient peut-être que des chambres avec des lits que je traversais. J'ai gardé en mémoire un lit typique, qui est sur le côté à ma gauche contre le mur sombre ou sale peut-être en pente comme ceux des combles, petite construction de literie, dont la couverture, en fait une simple toile grossière froissée par les pieds de celui qui a dormi là, tombe sur le sol en formant une pointe. Je me sentais honteux, à une heure où beaucoup étaient encore au lit, de traverser ainsi leurs chambres, marchais donc à grands pas sur la pointe des pieds, espérant ainsi montrer d'une façon ou d'une autre que je passe uniquement parce que j'y suis contraint, que j'ai tous les égards possibles et fais preuve de discrétion, que mon passage n'a vraiment pas la moindre importance. C'est pourquoi je ne tournais

aussi jamais la tête dans une même chambre, regardant uniquement soit ce qui était à droite du côté de la rue soit ce qui était à gauche du côté du mur arrière. L'enfilade de logements était souvent interrompue par des bordels, mais bien qu'ils fussent visiblement la raison pour laquelle je faisais ce chemin, je marchais à si vive allure que je n'ai rien noté d'eux que leur existence. Or la dernière pièce de tous les logements était à nouveau un bordel et là je suis resté. Le mur face à la porte par laquelle j'étais entré, donc le dernier mur de la file de maisons était soit en verre soit tout simplement percé et je serais tombé si j'avais continué. Il est même plus probable qu'il était percé car les filles étaient allongées vers le bord du plancher, deux nettement visibles pour moi sur le sol, l'une avec la tête qui dépassait un peu le bord et pendait dans le vide. À gauche le mur était plein, par contre le mur de droite n'était pas fini, on voyait en bas dans la cour même si ce n'était pas jusqu'au fond et un escalier gris délabré menait en bas par plusieurs volées. À en juger par la lumière dans la pièce, le plafond était comme dans les autres pièces. J'avais principalement affaire à la fille dont la tête pendait, Max à celle couchée à côté d'elle. Je palpais ses jambes et n'ai fait ensuite que presser ses cuisses à intervalles réguliers. Ce qui me donnait un plaisir si grand que je m'étonnais de n'avoir toujours rien à payer pour ce divertissement qui était pourtant du plus bel effet. J'étais persuadé que moi et moi seul trompais le monde. Puis la fille sans bouger les jambes a redressé le buste et m'a tourné le dos qui, à mon grand effroi, était couvert de grands cercles d'un rouge de cire à cacheter aux bords pâlistants et d'éclaboussures rouges disséminées dans les intervalles. Je remarquais à présent que tout son corps en était plein, que je tenais mon pouce dans les taches de ses cuisses et que j'avais aussi sur les doigts ces petites particules rouges comme celles d'un sceau brisé. J'ai reculé au milieu d'un certain nombre d'hommes qui paraissaient

attendre contre le mur au débouché de l'escalier où il y avait un peu de passage. Ils attendaient comme à la campagne les hommes rassemblés le dimanche matin au marché. Donc on était dimanche. C'est aussi là que s'est déroulée la scène comique, du fait qu'un homme que Max et moi avions des raisons de craindre s'en est allé, a monté l'escalier, est venu à moi, et tandis que Max et moi redoutions quelque menace effroyable de sa part, m'a posé une question d'une ridicule ingénuité. Puis je suis resté là et j'ai regardé avec inquiétude Max assis tranquillement dans cette pièce quelque part sur la gauche, mangeant une soupe de pommes de terre épaisse de laquelle les pommes de terre ressortaient comme de grosses boules, principalement une. Il les enfonçait dans la soupe avec la cuiller, peut-être avec deux cuillers ou bien ne faisait que les y rouler.

---

10. X 11 Écrit un article alambiqué pour et contre l'Office dans la *Gazette de Tetschne Bodenbach*<sup>69</sup>.

---

Hier soir sur le Graben<sup>70</sup>. Croise trois actrices sortant d'une répétition. Il est si difficile d'apprécier rapidement la beauté de 3 femmes, si l'on veut regarder en plus 2 acteurs arrivant derrière elles, qui marchent de ce pas d'acteur beaucoup trop affecté et en même temps allègre. Les deux, dont celui de gauche, avec son visage d'un gras juvénile, son pardessus ouvert battant autour de sa taille robuste, caractérise suffisamment les deux, dépassent les dames, celui de gauche sur le trottoir, celui de droite en bas sur la chaussée. Celui de gauche saisit son chapeau par le haut, y enfonce les cinq doigts, le soulève et s'écrie (c'est à ce moment-là seulement que celui de droite se souvient) : Au revoir ! Bonne nuit ! Mais alors que cette manœuvre pour dépasser et saluer a dissocié les messieurs, les femmes saluées, comme si

les guidait la plus proche de la chaussée, qui semble être la plus frêle et la plus longue mais aussi la plus jeune et la plus belle, poursuivent imperturbablement leur chemin, un salut discret interrompant à peine leur conversation complice. Le tout m'a paru dans l'instant fournir une preuve solide qu'ici la situation du théâtre est organisée et bien menée.

---

Avant-hier chez les Juifs au Café Savoy. La *Sejdenacht* de Feimann<sup>71</sup>. À certains moments (la conscience m'en effleurait à l'instant), si nous ne sommes pas intervenus dans l'action c'est uniquement parce que nous étions trop affectés, non parce que nous n'étions que spectateurs.

---

12. X 11. Hier chez Max travaillé au Journal parisien<sup>72</sup>. Dans la demi-obscurité de la Rittergasse, Mlle Rehberger<sup>73</sup> grosse et chaude dans ses vêtements d'automne, elle que nous n'avions connue que dans sa blouse d'été et sa mince veste bleue d'été, dans lesquelles une jeune fille dont l'apparence n'est pas sans défaut est finalement pire que nue. Là, on avait fini par voir son gros nez sur un visage exsangue, dans les joues duquel on aurait pu longuement enfoncer les mains avant d'y faire naître une rougeur, le duvet blond fourni amassé sur la joue et la lèvre supérieure, la poussière du chemin de fer, qui s'était volatilisée entre joue et nez et la blancheur malade dans l'échancrure de sa blouse. Mais aujourd'hui nous l'avons suivie avec respect et quand à l'extrémité d'un passage débouchant sur la Ferdinandstrasse j'ai dû prendre congé du fait que je n'étais pas rasé et d'autres caractéristiques minables de mon apparence (Max était vraiment très beau avec son pardessus noir, son visage blanc et l'éclat de ses lunettes) j'ai senti après coup quelques petites poussées

d'inclination pour elle. Et quand je me demandais pourquoi, je ne pouvais que me dire : parce qu'elle était si chaudement vêtue.

---

13 X 11 Brutalité du passage de la peau tendue sur le crâne dégarni de mon chef aux plis fins de son front. Une faiblesse évidente de la nature, très facile à imiter, les billets de banque ne devraient pas être faits comme ça.

---

Je ne trouvais pas réussie la description de la Rehberger, mais elle était probablement meilleure que je ne le croyais ou alors l'impression que j'ai eue avant-hier de la Rehberger a dû être si incomplète que la description lui correspondait voire même la surpassait. Car lorsque je suis rentré hier soir à la maison, la description m'est revenue un instant, s'est substituée discrètement à l'impression initiale et j'ai cru n'avoir vu la Rehberger qu'hier, pas avant, qui plus est sans Max, si bien que je me préparais à lui en parler, exactement comme je me la suis décrite ici même.

---

Hier soir sur la Schützeninsel<sup>74</sup>, pas trouvé mes collègues et immédiatement reparti. Je me suis fait un peu remarquer dans ma jaquette avec mon chapeau mou froissé dans la main, car il faisait froid dehors, mais très chaud ici du fait de l'haleine des buveurs de bière, des fumeurs et des souffleurs de l'orchestre militaire. Cet orchestre n'était pas installé très haut, ne pouvait d'ailleurs l'être la salle étant assez basse de plafond, et remplissait une des extrémités de cette salle jusqu'aux murs latéraux. La foule des musiciens était enfoncée dans cette extrémité de la salle comme si on l'y avait encastrée. Cette impression d'être entassé se perdait ensuite un peu dans la salle, du fait que les

places proches de l'orchestre étaient plutôt vides et que la salle ne commençait à se remplir que vers le milieu.

---

Bavard ce Dr. Kafka<sup>75</sup>. Déambulé deux heures avec lui derrière la gare Franz-Joseph, lui ai demandé de temps en temps de me laisser partir, me suis noué les mains d'impatience, écoutant aussi peu que possible. Il me semblait que quelqu'un qui réussit sur le plan professionnel, va obligatoirement perdre tout discernement dès qu'il se laisse aller à raconter des histoires professionnelles ; ses qualités lui viennent à la conscience, de chaque histoire résultent des connexions et en nombre, il les embrasse toutes du regard, parce qu'il les a vécues, dans sa hâte et par égard pour moi il est obligé d'en passer beaucoup sous silence, je lui en détruis également quelques-unes par mes questions, mais par là même je l'oriente vers d'autres, lui montre du même coup qu'il s'introduit aussi en maître à l'intérieur de ma propre pensée, dans la plupart de ses histoires sa personne a le beau rôle qu'il ne fait qu'indiquer allusivement, donc ce qu'il a passé sous silence lui semble avoir encore plus d'importance, mais le voilà déjà si sûr de mon admiration qu'il peut même se plaindre, car même dans son malheur, son tourment, son doute, il est admirable, ses adversaires sont également des gens capables méritant de figurer dans une histoire, dans une étude d'avocats qui a 4 rédacteurs et 2 chefs, il y a eu un contentieux dans lequel il affrontait seul cette étude, étant des semaines durant le sujet quotidien des conversations entre ces 6 juristes. C'était leur meilleur orateur, juriste rigoureux, qui lui faisait face, à quoi s'ajoute la Cour suprême, dont les jugements sont soi-disant mauvais, contradictoires, je formule sur le ton de quelqu'un qui prend congé un soupçon de défense de ce tribunal, sur quoi il apporte des preuves que ce tribunal ne saurait être défendu et voilà qu'il faut une nouvelle fois remonter

Franz Kafka

# Journal

Traduit de l'allemand, présenté et annoté par Dominique Tassel

Dans ces douze cahiers, que Kafka qualifie parfois de Journal, observations de vie quotidienne, rêves, visions, fulgurations, réflexions et même dessins alternent avec de multiples débuts de récit, certains répétés comme s'il s'agissait de réchauffer un moteur narratif refroidi. Dans cette galaxie brille un seul récit achevé, *Le Verdict*, écrit d'une traite une nuit de 1912, devenu pour l'écrivain le modèle du bonheur de raconter.

Mille et une nuits d'écriture de notations et de récits qui mettent en scène les affres et les exaltations de celui qui dit de lui-même : *Finir prisonnier – ce serait un but dans la vie. Mais c'était une cage entourée d'une grille... comme s'il était chez lui le bruit du monde affluait et ressortait par la grille, en fait le prisonnier était libre, il pouvait avoir part à tout, rien au dehors ne lui échappait... il n'était même pas prisonnier.*

Loin des sanctifications et des discordes, ces carnets nous font entrer avec Kafka au pays de l'écriture.

D. T.



**Journal**  
Franz Kafka

Cette édition électronique du livre  
*Journal* de Franz Kafka  
a été réalisée le 27 juillet 2021 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072822445 - Numéro d'édition : 342319).  
Code Sodis : U21385 - ISBN : 9782072822483.  
Numéro d'édition : 342323.